OEUVRES

D'HOMERE.

TOME XII.

Ex Bibliotheca
March. FRANCISCI TACCONE
Pub. Util. Add. An. 1812

A Paris, chez LAMY, quai des Augustins;
A Berlin, chez BOURDEAUX, et LAGARDE;
A Lyon, chez BERNUSET, et ROSSET;
A Strasbourg, chez TREUTEL, et les freres GAY;
A Vienne, chez ARTARIA;
A Manheim, chez FONTAINE.

2

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

DE RÉFLEXIONS SUR L'ODYSSÉE

ET

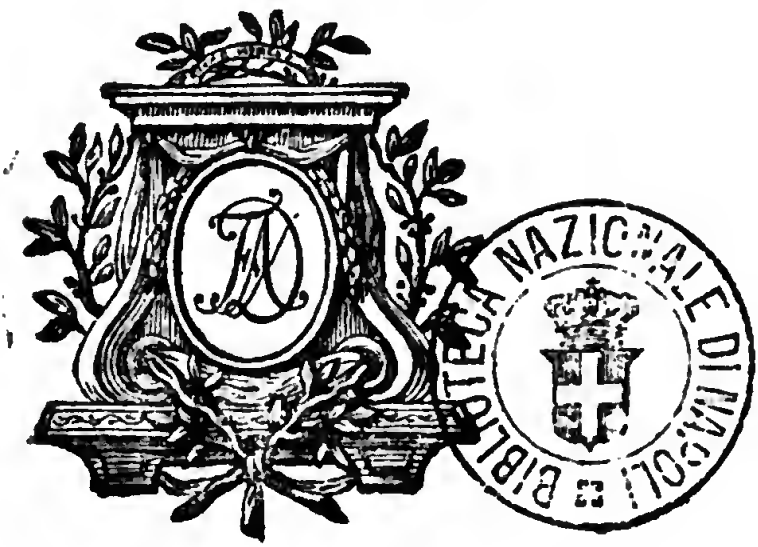
SUR LA TRADUCTION DES POËTES.

Par M. BITAUBÉ, de l'académie royale de Berlin, et de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris.

SECONDE ÉDITION.

TOME SIXIEME.

Ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus. SENEC.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXVIII.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

CHANT VINGTIEME.

Ulysse, dans le vestibule du palais, se forme le plus humble lit. Il étend à terre une peau de bœuf dure et non préparée, et la couvre de celles de nombreuses brebis, immolées par les rivaux. Il reposoit sur cette couche; Eurynome jette sur lui un manteau. Là, l'œil ouvert, il songeoit, plein de fureur, aux moyens d'assouvir sa vengeance.

Cependant les femmes de Pénélope sortent, comme toutes les nuits, de leur appartement pour s'abandonner à ces hommes pervers; elles se livroient à l'envi aux bruyants et dis-

solus éclats du rire et de l'alégresse. Ulysse bouillonne de courroux. Il est irrésolu : se précipitera-t-il de sa couche, et punissant toutes ces viles esclaves, les frappera-t-il d'une mort soudaine? ou leur permettra-t-il de goûter avec les plus audacieux des hommes ces derniers transports suivis bientôt du trépas? Son cœur frémissoit au-dedans de lui. Comme une lice hardie, marchant autour de ses petits encore délicats et tendres, pousse de longs hurlements contre un inconnu, prête à combattre: ainsi rugissoit le cœur du héros, las de supporter d'indignes attentats. Mais se frappant le sein, il impose silence à ces mouvements impétueux.

Calme-toi, mon cœur; tu supportas des outrages plus terribles le jour qu'à tes yeux le Cyclope, qui semblait indomtable, dévora tes braves compagnons; tu les supportas avec

courage, jusqu'à ce que ta prudence t'eût tiré du fond de cet antre où ta mort paroissoit infaillible.

C'est ainsi qu'Ulysse réprimande son cœur, qui, soudain tranquille et comme enchaîné, étouffe jusqu'au moindre murmure. Lui cependant se roule sur sa couche. Comme, en un grand sacrifice, on tourne çà et là avec impétuosité, sur la flamme éclatante, des entrailles remplies de graisse et de sang dans l'impatiente ardeur de les servir pour le festin: ainsi Ulysse se rouloit de tous côtés sur sa couche, songeant aux moyens de lutter seul contre ses insolents et nombreux ennemis. Soudain Minerve, descendue des cieux, lui apparoît sous la forme d'une mortelle; et se penchant sur la tête du héros: Ô le plus infortuné des hommes, dit-elle, pourquoi passer ainsi la nuit sans fermer la paupiere? Te voici dans

ton palais, près de ton épouse fidele, et d'un fils que chacun demanderoit aux dieux pour rejeton.

Je reconnois, ô déesse, la vérité de tes paroles, répond le prudent Ulysse. Mais peux-tu m'en blâmer? je songe, non sans quelque inquiétude, comment je pourrai, étant seul, lever enfin le bras contre ces chefs pleins d'orgueil et d'arrogance, toujours rassemblés en foule dans mon palais. De plus grands obstacles se présentent encore à mon esprit. Quand même, par la volonté de Jupiter et par la tienne, j'immolerois cette cohorte d'ennemis, comment me soustraire à leurs vengeurs? Considere, je t'en conjure, tous ces périls.

Homme trop défiant, repartit Minerve, un simple mortel, dont la force et la prudence sont si bornées, inspire, dans les dangers, à son com-

pagnon une entiere intrépidité : et je ne puis te rassurer, moi déesse, moi qui te chéris, qui veille sur toi dans tous les travaux où ta valeur s'engage! Il faut donc t'apprendre quelle est ma puissance. Fussions-nous entourés de cinquante cohortes armées du glaive de Mars et brûlant de t'immoler, sache que tous leurs troupeaux, fuyant à travers les campagnes, seroient ta dépouille. Laisse le sommeil s'emparer de toi; il est accablant de ne pas fermer l'œil la nuit entiere. Tu vas sortir du sein de tant de malheurs.

Elle dit, et ne revole dans l'Olympe qu'après avoir vu le sommeil enchanteur qu'elle a fait couler sur la paupiere du héros dissiper de son ame les soucis amers, délier doucement ses membres, et le plonger dans un profond repos. Mais le sommeil fuit tout-à-coup des yeux de la

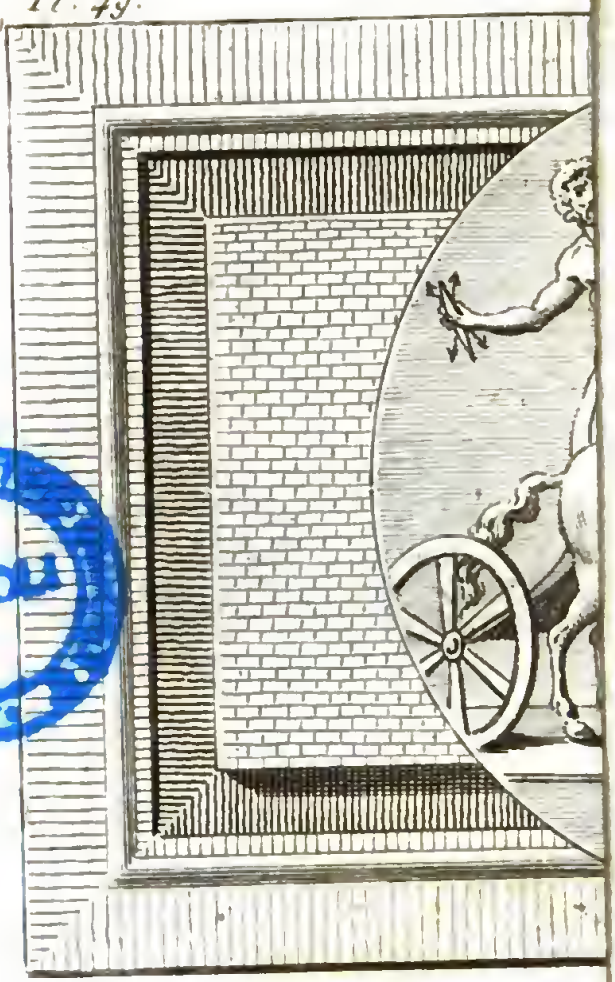
reine ; assise sur sa molle couche, elle verse des larmes. Après qu'elle s'en est rassasiée, elle invoque la chaste Diane en ces mots : O déesse que je révere, Diane, fille de Jupiter, que tardes-tu ? perce à cet instant mon cœur d'une de tes fleches ! ou qu'une tempête, m'enlevant à travers les routes de l'air, m'ensevelisse dans les abymes profonds où roule l'océan ! Ainsi disparurent les filles de Pandarus, privées par les dieux des auteurs de leur naissance, orphelines dans le palais de leur pere. Vénus les nourrit de lait, de miel et d'un nectar exquis ; Junon leur donna cette beauté qui rehausse la sagesse, et par laquelle elles effaçoient toutes les femmes ; elles reçurent de Diane une taille majestueuse, de Minerve l'intelligence et l'industrie. Déja Vénus étoit allée sur l'Olympe élevé prier Jupiter de leur accorder

les dons précieux d'un hymen fortuné, imploroit en leur faveur le dieu qui gouverne le tonnerre, et à l'insu duquel ne se répandent sur les mortels ni les biens ni les maux; tout-à-coup les Harpyes invisibles ravirent ces princesses, et les livrerent à l'esclavage des Furies. Dieux, qu'ainsi je disparoisse de la terre! Diane, hâte-toi, frappe-moi d'une mort soudaine; afin que je retrouve Ulysse dans le séjour des ténebres et de l'horreur, et que je ne sois pas réduite à être la satisfaction d'un second époux, qui ne pourroit qu'être fort inférieur à ce héros. Heureux encore l'infortuné dont les jours entiers s'écoulent dans les gémissements et les larmes, mais dont l'ame, durant la nuit, est calmée par le sommeil, le sommeil qui, s'épanchant sur la paupiere, éteint le souvenir et du bonheur et des dis-

graces! Pour moi, les dieux troublent mon repos même par de vains fantômes. Cette nuit encore, j'ai vu mon époux tel qu'il étoit à son départ; mon cœur éprouvoit une joie inexprimable; je croyois le posséder lui-même, et non voir une image trompeuse et fugitive.

Comme elle achevoit ces mots, l'Aurore est assise sur son trône d'or. La voix de la reine éplorée frappe l'oreille attentive d'Ulysse. Il croit qu'elle l'a reconnu; et il lui semble déja qu'elle va paroître à ses yeux, et le nommer son époux. Il s'élance de sa couche, se hâte de mettre à l'écart la peau de bœuf sur laquelle il sommeilla, plie les autres peaux, la couverture, et les pose sur un siege; puis il porte les bras vers le ciel, sa bouche implore les dieux: Grand Jupiter, et vous tous, habitants de l'Olympe, si, après m'avoir

Pl. 49.



NAPOLI

JUPI

affligé de maux sans nombre, vous me conduisîtes vous-mêmes, à travers les terres et les mers, au sein de ma patrie, oh! faites prononcer un heureux augure à quelqu'un de ceux qui veillent dans ce palais! et toi, Jupiter, daigne soutenir mon courage, et montrer dans les cieux un prodige, signe de ta protection!

A peine Jupiter a-t-il entendu la priere du héros, que ses tonnerres roulent à grand bruit du plus haut de l'Olympe éblouissant. L'espoir se ranime dans Ulysse, son cœur bat de joie. Au même temps son oreille est frappée d'un augure heureux, parti de la bouche d'une esclave qui broyoit le grain non loin de ce lieu, où étoient les meules du pasteur des peuples. Chaque jour douze femmes vigilantes étoient consacrées à moudre l'orge et le froment, la force de l'homme. Toutes les autres dor-

moient, ayant fini leur labeur; celle-ci, qui étoit la plus foible, ne songeoit point encore au repos. Aux coups de la foudre, elle arrête sa meule, et ces mots, augure propice pour son roi, sortent de ses levres :

Grand Jupiter, toi qui regnes sur les dieux et sur les mortels, avec quel fracas gronde ta foudre au haut de l'Olympe étoilé, où il ne flotte aucun nuage! Sans doute c'est un signe favorable pour quelqu'un des humains. Ah! veuille exaucer le vœu d'une esclave infortunée. Qu'aujourd'hui, dans ce palais d'Ulysse, les amants de la reine fassent le dernier de tous leurs somptueux festins, oui, le dernier; eux pour qui j'ai usé mes forces et suis devenue une ombre en me consumant dans le pénible labeur de la meule! Qu'aujourd'hui tombe pour eux la derniere victime!

Ulysse, charmé d'entendre ce bon augure et la foudre de Jupiter, ne doute plus qu'il n'exerce bientôt sa vengeance sur les coupables.

Déja toutes les femmes du palais se rassemblent, allument de grands feux; par-tout regne l'indomté Vulcain. Télémaque s'élançant de sa couche, et couvert de ses vêtements, est semblable aux immortels; il a chaussé son brillant cothurne, ceint un glaive acéré; et tenant sa forte lance dont l'airain aigu jetoit une vive flamme, il paroît sur le seuil de la salle: Ma bonne mere, dit-il à Euryclée, mon hôte a-t-il été honoré? lui a-t-on préparé avec soin une couche? lui a-t-on présenté des aliments? ou n'auroit-on pas daigné songer à sa personne? Car, pour la reine ma mere, elle est remplie de prudence; mais elle prodigue quelquefois les plus grandes distinctions

à un homme qui le mérite peu, tandis qu'elle écarte l'étranger digne de l'accueil le plus amical et des plus grands honneurs.

Mon fils, répondit la sage Euryclée, n'accuse point l'innocent; ta mere, en ce jour, ne peut essuyer de reproche. Assis en ce lieu, ton hôte s'est abreuvé de vin au gré de ses desirs; il a déclaré qu'il n'avoit plus aucun besoin d'aliment; ta mere l'a sollicité à ce sujet. Lorsqu'il a paru enfin vouloir goûter le repos, elle a ordonné à ses femmes de lui préparer une couche : mais lui, comme un infortuné que rejettent les dieux, il a refusé de dormir sur des tapis; il a étendu à terre, dans le vestibule, une peau dure de bœuf, et quelques peaux de brebis; c'a été là sa couche; nous avons eu l'attention de jeter sur lui un manteau.

Le javelot à la main, Télémaque

sort, et court se rendre à la place publique, où les citoyens étoient assemblés; deux chiens agiles marchoient sur ses traces. Cependant la fille d'Ops, la vénérable Euryclée, excite la vigilance de toutes les femmes du palais:

Hâtez-vous; armées de brosses, arrosez et nettoyez la salle; couvrez de tapis de pourpre les sieges brillants; vous, les éponges en main, rendez à toutes les tables leur éclat; vous, purifiez les urnes, les superbes coupes; vous enfin, courez puiser l'eau à la fontaine, et l'apportez sans retard: car les princes, j'en suis sûre, ne seront pas long-temps éloignés; ils paroîtront avant la fin de l'aube. Ce jour est pour toute l'isle une grande fête.

Elle parle, et l'on obéit. Vingt de ces femmes vont puiser l'eau à la fontaine profonde et noire; les autres

remplissent avec soin dans la maison l'office prescrit. Déja les serviteurs audacieux des chefs arrivent; d'un bras robuste et exercé ils fendent le hêtre pour préparer le festin. Les femmes viennent de la fontaine. Bientôt vient Eumée, conduisant trois porcs, les meilleurs de son troupeau; il les laisse paître dans la vaste cour, et voyant Ulysse, il l'aborde d'un ton amical: Étranger, a-t-on ici pour toi plus de respect? ou ne cesses-tu pas d'essuyer dans le palais d'Ulysse le mépris et l'insulte? . . .

Ah! mon cher Eumée, répond le fils de Laërte, puissent les dieux punir bientôt les outrages et les infamies que les plus pervers des hommes commettent dans une demeure étrangere, sans aucune ombre de pudeur!

Tandis qu'ils s'entretenoient, s'avance Mélanthe, amenant, pour

le festin des amants de Pénélope, les plus belles chevres de ses troupeaux; deux bergers le suivoient; ils attachent les chevres sous le portique sonore. Mélanthe, se tournant vers Ulysse, lui tient ce discours insolent : Te voilà encore, ô étranger! tu ne cesseras point de fatiguer les chefs de tes importunes prieres! As-tu donc résolu de t'établir pour jamais dans cette maison? Je le vois, nous ne nous séparerons point que tu n'aies senti la force de mon bras. Rien de plus indécent que de te voir toujours mendier à cette porte. N'est-il pas d'autres tables où tu puisses étaler ta misere?

Le sage Ulysse balançant la tête sans daigner lui répondre une parole, son ame brûle de faire éclater sa vengeance.

Enfin, après les deux autres pasteurs, arrive aussi Philete, homme

avec affection, il exprime ainsi les sentiments de son cœur : Je te salue, étranger, mon pere; puisse la félicité couronner au moins tes derniers jours! quant à ce moment, tu plies sous le faix de nombreuses infortunes. Ô Jupiter, es-tu donc le plus impitoyable des dieux? Après avoir donné la naissance aux mortels, tu n'as d'eux aucune compassion, et tu les condamnes tous aux souffrances et aux calamités. J'ai tressailli à ton aspect, ô étranger ; mes yeux se sont remplis de larmes; telle est la vivacité avec laquelle tu m'as retracé l'image d'Ulysse : je crois le voir, couvert de semblables lambeaux, errer comme toi parmi les peuples, pourvu toutefois qu'il jouisse encore de la lumiere du soleil. S'il n'est plus, si déja les rives du Styx possedent son ombre, ô malheureux que je suis! j'ai donc perdu cet

Ulysse, le meilleur des maîtres! Je n'étois qu'un enfant; il me confia ses troupeaux de bœufs dans les champs de Céphalénie. Ils ont tellement prospéré entre mes mains, qu'on peut à peine les compter; ainsi pullulent les épis; jamais, jamais pasteur ne vit multiplier autant la race paisible au front majestueux. Mais des étrangers me forcent à leur amener ici, pour leurs festins, les meilleures victimes; ils n'ont, dans la maison de mon maître, pas le moindre égard pour son jeune fils, ils ne tremblent pas même à la pensée de la vengeance des dieux; oui, leur audace va jusqu'à vouloir se partager la dépouille de ce roi, que nous attendons si vainement. Oh! combien mon cœur a éprouvé de combats! Sans doute il seroit très criminel, aussi long-temps que le fils de ce mortel chéri respire, de fuir avec ses troupeaux pour cher-

cher un asyle chez un autre peuple; mais quoi! il est bien dur, il est insupportable de veiller sur des troupeaux devenus étrangers pour moi, de consumer ici des jours malheureux. Et sois sûr (car on ne sauroit plus souffrir tant d'injustices) que je me serois réfugié il y a long-temps chez quelque autre des rois magnanimes de la Grece, si je n'attendois encore cet infortuné; j'espere toujours qu'il viendra enfin (les dieux savent de quel coin de la terre) chasser de son palais une troupe si téméraire.

Berger, repartit Ulysse, l'apparence en toi n'est pas trompeuse; je vois que tu n'as rien de la perversité et de la folie humaines, et que la prudence gouverne tes actions. Je veux donc t'apprendre une nouvelle importante; bien plus, je te la confirme par un serment inviolable. J'en

prends à témoin Jupiter, ce toit hospitalier, et ce foyer du sage Ulysse, mon asyle; Ulysse, toi présent, ne tardera pas à reparoître dans cette demeure, et, puisque tu le désires, tes yeux verront tomber sous ses coups ceux qui s'érigent ici en maîtres impérieux.

Ô étranger, s'écrie le berger étonné et attendri, veuille Jupiter accomplir cette grande promesse! Tu verrois quels seroient mon courage et la force de mon bras. Eumée demande avec la même ardeur à tous les dieux que le sage Ulysse reparoisse promptement dans sa demeure.

Cependant les chefs, en secret, ne se lassoient point de tramer la mort de Télémaque. Tout-à-coup paroît à leur gauche l'oiseau qui plane dans les nues, un aigle tenant entre ses serres une colombe tremblante. Mes

amis, leur dit Amphinome, jamais ce complot n'aura pour nous une heureuse issue, Télémaque vivra. Ne songeons donc qu'à nous livrer aux plaisirs du festin.

Il dit, et le festin seul les occupe. Ils entrent dans le palais du roi, déposent leurs manteaux. Ils immolent, pour le sacrifice et pour leur repas, de grandes brebis, de grasses chevres; le sang des porcs ruissele; l'honneur du troupeau, la génisse tombe. On partage les entrailles préparées par le feu; le vin remplit les urnes profondes. Eumée porte de toutes parts les coupes; Philete, chef des bergers, s'avance, chargé de belles corbeilles, et distribue les fruits de Cérès; Mélanthe puise dans les urnes. Tous les princes s'abandonnoient aux charmes du festin.

Mais Télémaque, l'esprit occupé de stratagêmes, fait entrer Ulysse

dans la salle, le place près de la porte sur un siege informe et devant une table vile, lui apporte une part des entrailles ; et versant pour lui du vin dans une coupe d'or : Assis en ce lieu, dit-il, bon vieillard, participe, comme les chefs, au festin ; ne redoute ni les railleries ni les insultes de ces princes ; c'est moi qui te défendrai contre leur troupe entiere. Ce n'est point ici un domicile public, c'est le palais d'Ulysse ; j'y dois régner après lui, telle fut sa volonté. Vous donc, princes, gardez-vous de toute action et de toute parole outrageantes ; craignez d'exciter ici la discorde et les combats.

Au courage du jeune Télémaque, ils mordent leurs levres de rage ; l'étonnement les réduit au silence. Chefs illustres, dit enfin Antinoüs, il faut bien nous soumettre aux ordres de Télémaque, quelque orgueil

qui éclate en son discours; car il est accompagné de terribles menaces. Il jouit sans doute de la protection de Jupiter; sans cela, quoiqu'orateur véhément il soit doué d'une voix sonore, nous serions déja parvenus à la rendre muette. Il dit; Télémaque ne lui oppose que le mépris.

Mais déja les hérauts conduisoient, à travers la ville, une hécatombe, et de toutes parts le peuple se rassembloit dans un sombre boçage consacré au dieu qui lance les traits ailés.

D'un autre côté, dans le palais d'Ulysse, la flamme prépare les chairs des victimes; les portions sont formées; tous participoient à ce festin solemnel. Les serviteurs apportent à Ulysse une portion égale à celle des princes; ainsi l'avoit ordonné le fils de ce héros.

Cependant Minerve ne réprime

pas l'insolence des amants de Pénélope, pour que la douleur et le courroux, pénétrant plus profondément dans le cœur d'Ulysse, éclatent ensuite avec une force plus terrible. Il y avoit parmi ces chefs un jeune homme nourri dans l'orgueil et l'audace; Cté ippe étoit son nom, Samé sa patrie : fier des richesses de son pere, et sans autre mérite, il avoit la témérité de prétendre à la possession de l'épouse du héros. C'est lui qui éleve la voix au milieu de cette assemblée d'hommes superbes.

Écoutez-moi, nobles amants de la reine. Cet étranger, depuis assez long-temps, partage avec égalité nos festins; après tout, quoi de plus convenable? Il seroit malhonnête, injuste, de ne pas bien accueillir les hôtes de Télémaque, quelque vil que soit leur état. Je veux donc que cet étranger reçoive aussi de ma main

une marque d'honneur, un présent dont il pourra gratifier le baigneur, ou quelque autre des serviteurs du divin Ulysse.

En même temps sa main, tirant d'un panier un pied de bœuf, le lance avec vigueur au héros, qui, par un léger mouvement de sa tête, évite le coup; un ris amer, présage sinistre, s'exprime dans ses traits; le pied va frapper le mur.

Télémaque réprime ce chef par ces paroles menaçantes : Ctésippe, rends-en grace au sort; tu n'as pas atteint l'étranger, il a évité le coup; si tu l'eusses frappé, j'atteste le ciel que ma lance t'auroit percé le cœur, et qu'ici ton pere, au lieu de ton hymen, auroit célébré tes funérailles. Je le déclare; que personne, en ce palais, ne fasse éclater de nouvelles insolences : ma raison a mûri, rien ne m'échappe, mon œil éclaire le

bien et le mal; trop long-temps a duré mon enfance. Témoin de vos excès, j'ai tout souffert patiemment jusqu'à ce jour; sous mes yeux vous avez égorgé mes troupeaux, épuisé la graisse de mes champs, et le jus de mes vignobles : seul, il étoit bien difficile de lutter contre une troupe si nombreuse. Mais cessez, ô vous qui m'avez juré une haine mortelle, cessez de multiplier encore ces désordres. Voulez-vous plonger le fer dans mon cœur? je me plaindrai beaucoup moins de ce destin; oui, mourons, plutôt que de souffrir plus long-temps ces horribles attentats, de voir mes hôtes maltraités, nos esclaves traînées indignement par vos mains, et déshonorées, pour l'opprobre éternel de ce palais.

Tous demeurent muets à ces paroles. Le fils de Damastor, Agélaüs, rompt enfin le silence : Amis, dit-il,

le discours de Télémaque est rempli d'équité; qu'il n'excite point notre courroux, bannissons la discorde. Ne portez plus la main sur cet étranger; respectez tous les serviteurs du grand Ulysse. Je vais donner avec douceur à Télémaque et à sa mere, s'ils veulent l'agréer, un conseil utile. Tant que nous pouvions espérer de revoir le sage Ulysse, on n'a pu vous blâmer d'être indécis, et de nous retenir, par votre obstination, dans ce palais : qu'Ulysse fût revenu, que ces foyers eussent reçu leur maître, chacun eût exalté votre prudence. Mais il est manifeste qu'il ne faut plus même parler de son retour. Va donc trouver ta mere; et que tes pressantes sollicitations la déterminent à donner sa main à celui qui, par ses qualités distinguées et par l'éclat de ses dons, méritera de l'obtenir: alors tu entreras en possession de

toutes les richesses de ton pere ; tu ne songeras qu'à te réjouir; tu auras toujours la coupe en main; toujours fumera pour toi la chair des victimes. Ta mere s'éloignera, et te cédera ce palais.

J'en jure par Jupiter, lui répond Télémaque avec sagesse, j'en jure par les infortunes de mon pere, qui a péri loin d'Ithaque, ou qui porte encore quelque part ses pas errants; ce n'est pas moi, Agélaüs, qui m'oppose à l'hymen de ma mere; désormais je l'exhorte fortement à épouser celui qui pourra lui plaire, et dont le cœur généreux lui procurera le plus heureux destin. Mais l'amour et le respect ne me permettent point d'employer une parole dure pour la bannir de ce palais. Me gardent les dieux de cette indignité!

Ainsi parla Télémaque. Minerve, aliénant l'esprit des amants de la

reine, excite parmi eux des ris immodérés qui font retentir tout le palais. Mais déja le rire étoit étranger sur leurs levres ; les chairs des victimes s'ensanglantoient sous leurs dents; les yeux de ces hommes superbes se remplissoient de larmes involontaires, et le deuil, avant-coureur de leur sort, régnoit au fond de leurs ames.

Alors Théoclymene, instruit dans l'art des augures, se leve : Ah ! malheureux, s'écrie-t-il, quel changement soudain ! que vous est-il arrivé de funeste? Un nuage sombre vous environne ; des hurlements éclatent ; vos joues sont inondées de larmes ; le sang ruisselle à longs flots sur les murs et sur les colonnes ; le portique et la cour sont remplis d'ombres qui, dans une obscure nuit, courent se précipiter au fond du noir Érebe ; le soleil n'est plus,

et de la demeure de Pluton se répandent encore d'affreuses ténebres.

Ces avertissements sont vains ; leurs ris, dont il est l'objet, se renouvellent en longs éclats. Le fils de Polybe, Eurymaque, prenant la parole : La frénésie, dit-il, s'empare de cet étranger arrivé d'un autre monde. Esclaves, hâtez-vous; qu'on le jette hors des portes pour le conduire à la place publique, puisqu'il prend ici le grand jour pour la nuit.

Théoclymene lui répond : Eurymaque, garde tes conducteurs ; quant à moi, je vois, j'entends, je marche, et ma raison juge mieux encore. Je saurai bien trouver tout seul ma route hors de ce palais, et j'en sors avec plaisir; car j'entrevois les malheurs prêts à fondre sur vos têtes,

malheurs auxquels ne se dérobera pas un de vous, hommes téméraires, qui, dans la demeure d'un héros égal aux dieux, couvrez d'outrages les étrangers, et commettez chaque jour la violence et l'injustice. En même temps il sort du palais, et se rend chez Pirée, qui le reçoit avec joie.

Tous les princes arrêtent l'un sur l'autre leurs regards; et pour irriter Télémaque, ses hôtes sont l'objet de leurs sarcasmes. Télémaque, dit l'un de ces hommes vains, jamais en étrangers on ne fut aussi malheureux que toi. Quel misérable personnage tu viens d'accueillir en ce mendiant, prêt à périr de faim et de soif, sans industrie ni valeur, fardeau impur de la terre! Et cet autre, non moins inconnu, qui se leve enfin pour faire le prophete! Veux-tu m'en

croire? tu auras lieu de t'en féliciter; jetons ces deux étrangers dans un vaisseau aux nombreuses rames qui les conduise aux bords de la Sicile; si tu les vends, ta fortune est assurée.

Télémaque dédaigne de répondre à ces invectives; il attache en silence l'œil sur son pere, étant toujours plus impatient de recevoir enfin le signal de tomber, le fer à la main, sur les plus arrogants des hommes.

En face de la salle, la vertueuse Pénélope, placée sur un siege superbe à la porte du gynécée, prêtoit l'oreille aux discours de ces rivaux. Leur alégresse et leurs risées animoient ce festin splendide; ils avoient fait ruisseler à grands flots le sang des victimes: mais on ne vit jamais de festin plus sinistre que celui où la déesse et le héros alloient les in-

viter, et qui devoit changer l'alégresse en un sombre deuil, juste punition des plus odieux forfaits.

FIN DU CHANT VINGTIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT VINGTIEME.

(Page 2. Comme une lice hardie.)

La comparaison est très juste ; Ulysse veut défendre sa femme et son fils. Madame Dacier n'a pas osé rendre cette comparaison, à laquelle elle en a substitué une autre bien moins expressive ; la voici : « Comme un lion rugit autour d'une ber-« gerie où il ne sauroit entrer ; tel étoit « le rugissement d'Ulysse sur cette prosti-« tution horrible qu'il détestoit et qu'il ne « pouvoit empêcher ». J'ai préféré de conserver l'image simple et naturelle d'Homere.

(Ibidem. Calme-toi, mon cœur.)

La colere d'Ulysse est terrible ; mais cet homme prudent sait la réprimer. Pla on a cité ce beau passage dans son Phédon, où il enseigne que l'ame est différente du corps. « Nous voyons, dit-il, que l'ame « conduit et gouverne les choses mêmes

« dont on prétend qu'elle est composée,
« qu'elle leur résiste, qu'elle les combat;
« en un mot, nous voyons que l'ame parle
« au corps comme à quelque chose qui est
« d'une autre nature qu'elle, etc. »

(Page 3. Comme... on tourne çà et là.... des entrailles remplies de graisse et de sang.)

Dans le texte, il s'agit du ventre d'une victime. Le ventre de certains animaux étoit, chez les anciens, un de leurs mets les plus délicieux; parmi les Romains, le ventre de truie étoit vanté par excellence, et défendu même par une loi somptuaire comme une chair trop délicate. Le mot de ventre n'étant pas noble en notre langue, j'ai préféré de me servir de celui d'entrailles.

Il faut convenir que cette comparaison manque pour nous de noblesse. Homere en offre plusieurs de ce genre; il s'est contenté quelquefois de la justesse de l'image, et celle-ci peint vivement l'état d'Ulysse. Mais il faut se rappeller qu'alors les plus grands personnages préparoient souvent

eux-mêmes leurs aliments, que les repas étoient toujours accompagnés de sacrifices ; ces objets, qui pour nous sont si bas, ne l'étoient point dans un siecle où les mœurs avoient tant de simplicité. Eustathe et madame Dacier ont dit, quoiqu'Homere sûrement n'y eût pas songé, que cette comparaison avoit été amenée par le prix de la victoire qu'Ulysse avoit remportée sur Irus, prix qui étoit le ventre d'une victime ; et cela leur a fait trouver la « comparaison fort plaisante ». Selon Despréaux, il est faux qu'Homere compare Ulysse à un boudin ; il le compare à un homme affamé qui se tourne et s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre d'un animal dont il brûle de se rassasier. Cette apologie est plus subtile que solide. Voyez Clarke et d'autres interpretes très habiles. Il seroit facile de défendre leur sentiment en considérant le tour qu'Homere emploie ordinairement dans ses comparaisons. Je n'en citerai qu'une ; c'est celle du chant IV de l'Iliade, où le sang qui coule sur la cuisse de Ménélas a fait naître au poëte l'idée d'un mors d'ivoire

teint en pourpre. Elle commence ainsi : « Comme lorsqu'une femme de Méo-« nie, etc. ». Malgré ce tour, ce n'est point à cette femme que Ménélas est comparé, mais au mors. Pour revenir à Ulysse, il paroît qu'Homere a seulement voulu peindre l'agitation de ce chef, qui se tournoit de tous côtés sur sa couche.

Eustathe dit que la comparaison répond au vil déguisement qu'Ulysse avoit pris. La réflexion n'est pas juste. Le poëte parle ici d'Ulysse, et non du mendiant.

(Page 5. Sache que tous leurs troupeaux, fuyant à travers les campagnes, seroient ta dépouille.)

J'ai voulu conserver la vivacité du tour de l'original. Ce sont des especes d'ellipses : Homere en fait souvent usage. Au lieu de dire, « tu vaincras et tu remporte-« ras leurs dépouilles », il le peint d'abord remportant les fruits de la victoire. Ces traits marquent la vivacité de son imagination. Observons aussi que, vers la fin du poëme, le poëte, dans chaque chant, nous prépare à la catastrophe.

(Page 6. Ô déesse que je révere, Diane, fille de Jupiter.)

Le caractere de Pénélope est bien soutenu. Tant qu'elle a pu éluder la poursuite de ses amants, elle a fait tout ce que sa prudence lui a inspiré; à présent que le jour est venu, qu'elle ne peut plus différer ni se dédire, elle souhaite la mort.

J'ai déja fait quelques réflexions sur ce que Pénélope a refusé de croire ce qu'Ulysse lui a dit du retour prochain de son époux. Il faut se rappeller l'incrédulité d'Eumée à ce sujet; elle peut expliquer celle de Pénélope, et justifier sa conduite. Il avoit été abusé par des hôtes qu'il avoit comblés de bienfaits. Un homme souvent trompé ne croit plus à personne. Malgré ces réflexions, j'avoue que la conduite de Pénélope a quelque chose d'extraordinaire, si l'on considere l'estime qu'elle avoit pour ce mendiant déguisé. Il falloit que les circonstances rendissent le délai absolument impossible; mais on desireroit que le poëte l'eût mieux fait sentir.

(Ibidem. Les filles de Pandarus.)

Mérope et Cléothere, sœurs d'Aédon. Pausanias[1], qui parle d'elles à l'occasion d'un tableau où Polygnote les représenta, leur donne d'autres noms. Pandarus, fils de Mérops et de la nymphe Oréie, étoit Milésien. Voici la fable que rapporte un scholiaste. Pandarus, allant en Crete, vola le chien de Jupiter, qui le fit mourir lui et sa femme; les Harpyes enleverent ses filles, et les livrerent aux Furies. Jupiter, dit-on, leur donna la maladie de la rage.

Homere attribue à Vénus la nourriture des enfants, parceque, comme elle les a fait naître, c'est à elle à les élever et à les nourrir. Junon leur donna la beauté; celle des princesses doit n'avoir rien que de noble et de grand.

Ce discours est fort pathétique, et montre Pénélope d'un côté bien intéressant. Comme ces princesses disparurent au moment où l'on alloit les marier, c'est ce qui oblige Pénélope à demander la même grace; car la voila sur le point de prendre un

(1) Liv. X, chap. 30.

second mari. Pope observe avec raison que les détails où Pénélope entre sur les filles de Pandarus sont trop longs dans cette circonstance, et affoiblissent le pathétique.

(Page 8. Tel qu'il étoit à son départ.)

Pénélope avoit l'esprit rempli d'Ulysse, mais d'Ulysse encore jeune, et tel qu'il étoit quand il partit pour Troie; et c'est ce qui l'empêchoit de le reconnoître dans l'état si différent où elle le voyoit.

(Ibidem. Il croit qu'elle l'a reconnu.)

Il entend la voix de Pénélope, mais non ses paroles, et il s'imagine qu'elle l'a reconnu. Craignant que cette princesse, dans le transport de sa joie, ne le fasse connoître, il adresse cette priere aux dieux.

(Page 9. Chaque jour douze femmes vigilantes.)

C'est pour indiquer la grande profusion que faisoient ces princes dans ce palais.

Les rois avoient anciennement des meu-

les dans leurs palais. La préparation du pain, étant un soin domestique, étoit l'occupation des femmes.

(Page 10. Où il ne flotte aucun nuage.)

Long-temps après Homere, les stoïciens ont embrassé cette opinion qu'il tonnoit sans nuage, et ils s'en sont servis pour prouver la providence. Il fait quelquefois des éclairs et du tonnerre en temps serein; ce que les physiciens attribuent aux exhalaisons qui s'enflamment avant d'être montées assez haut pour produire des nuages. Avant les progrès de la physique, ceci passoit pour un prodige.

Les discours qu'on entendoit par hasard, et qui avoient quelquefois rapport à nos desseins, étoient un des moyens dont se servoit l'ancienne divination pour connoître l'avenir. On voit, dans le traité de Cicéron qui porte ce titre, que cette divination étoit en usage parmi les Romains. Paul Émile, allant partir pour faire la guerre à Persée, roi de Macédoine, rencontra sa jeune fille tout en larmes: « Per-« sée est mort », dit-elle parlant de son

petit chien nommé Persée. « Ô ma fille, « j'accepte cet augure ». Voilà les paroles qui sortirent de la bouche de ce grand général. On ne doit donc pas être surpris de voir régner cette espece de divination dans un siecle beaucoup plus ancien et chez un peuple moins policé.

(Page 13. Et court se rendre à la place publique.)

C'étoit la coutume des princes d'aller dès le matin à la place publique pour écouter tous ceux qui avoient à leur parler. Si Télémaque ne s'y étoit pas rendu, et qu'il fût resté avec Ulysse, cela auroit pu donner des soupçons aux prétendants.

(Ibidem. Les éponges en main, rendez à toutes les tables leur éclat.)

Hæc tibi sorte datur tergendis spongia mensis.
MART.

Les anciens ne se servoient ni de nappes ni de serviettes : ils essuyoient leurs mains avec une pâte de farine; ils appelloient cette pâte ἀπομαγδαλιαι, et la donnoient ensuite aux chiens. On trouve peut-être

une allusion à cette coutume au chant X de l'Odyssée, dans une comparaison où le poëte représente un maître qui ne sort jamais d'un repas sans apporter quelque aliment à ses chiens. Athénée et d'autres parlent de cette coutume.

(Ibidem. Ce jour est pour toute l'isle une grande fête.)

C'étoit le premier jour du mois; ce jour étoit consacré à Apollon, source de la lumiere. Il n'y avoit point de fête plus solemnelle. Il est remarquable que ce soit dans un jour consacré au dieu dont l'arc étoit si redouté, qu'Ulysse triomphe avec le secours de la même arme: par là Homere rend l'action plus grande et plus mémorable.

(Page 14. Déja les serviteurs audacieux des chefs arrivent.)

J'ai suivi la leçon de Bentlei, qui a trouvé dans deux manuscrits ὀρυσσῆες au lieu de μνησῆρες. Sa leçon est préférable, non seulement parcequ'Homere leur fait fendre du bois, mais parcequ'il parle ensuite de l'arrivée des chefs.

(Page 17. J'ai tressailli à ton aspect.)

Littéralement, « j'ai sué », ἵδιον.

J'ai adopté l'explication d'Eustathe, qui a été suivie par Clarke. Madame Dacier a pris ἵδιον dans un autre sens; voici sa traduction : « Et l'exemple domestique que nous en avons me revient dans l'esprit ». Cette explication pourroit être admise. J'ai cependant préféré l'autre, qui m'a paru plus conforme à la construction grecque, et se lier mieux avec les vers précédents. D'ailleurs Aristote, Aristophane et Hippocrate ont employé le mot dont il s'agit dans un sens qui a du rapport à celui que j'ai adopté.

La douleur arrache à Philete une forte imprécation contre Jupiter. La théologie païenne étoit insuffisante à résoudre l'objection que fait ici Philete contre la providence, objection qui a tant occupé la plume de Bayle. Nous voyons, dans Homere et dans les tragiques anciens, que les païens traitoient souvent leurs dieux avec peu de respect : la mythologie pouvoit l'affoiblir par les foiblesses qu'elle leur imputoit.

C'est avec beaucoup de jugement qu'Homere fait éclater ici le zele de ce pasteur, auquel Ulysse va se découvrir, et qui jouera un rôle considérable. Ce qu'on a dit d'Eumée doit s'appliquer à Philete. Son rang, en ce temps-là, étoit distingué.

(Page 22. Le place..... sur un siege informe.)

Un siege plus honorable auroit pu donner des soupçons.

(Page 25. Un ris amer, présage sinistre.)

Le grec dit « ris sardonique ». On appelloit ainsi un ris forcé. Il y avoit, dit-on, dans l'isle de Sardaigne, une certaine fête où l'on immoloit non seulement les prisonniers, mais aussi les vieillards qui passoient soixante et dix ans; et ces malheureux, pour montrer du courage, rioient à cette horrible cérémonie. D'autres disent qu'il y avoit dans cette isle une herbe qui faisoit rire jusqu'à la mort, ou qui étoit si amere qu'elle tordoit les muscles, de maniere qu'un homme paroissoit rire pendant

qu'il souffroit une grande peine. Cette derniere explication est confirmée par ce vers d'une églogue de Virgile :

Immò ego sardois videar tibi amarior herbis.

(Page 27. Tu entreras en possession de toutes les richesses de ton pere.)

Les poursuivants avoient prétendu que Pénélope gardât le palais. Agélaüs fait des conditions un peu meilleures.

(Page 28. J'en jure par les infortunes de mon pere.)

Ce tour est noble et plein de tendresse filiale. On voit dans l'Écriture que de semblables serments étoient en usage chez les peuples orientaux. Démosthene dit : « J'en « jure par ceux qui périrent à Marathon. »

(Page 29. Mais déja le rire étoit étranger sur leurs levres.)

Littéralement, « ils rioient avec une bouche d'emprunt ». On trouve la même expression dans plusieurs auteurs latins. C'est un ris d'emprunt, c'est-à-dire forcé ; leurs pressentiments l'entremêloient d'un

nuage. Eustathe l'a fort bien expliqué. Madame Dacier, ainsi que Pope, a dénaturé ce passage. Elle traduit : « Ils rioient « à gorge déployée ». Et en note elle dit : « Ils rioient comme des gens qui riroient « avec une bouche d'emprunt qu'ils n'ap- « préhendent pas de fendre jusqu'aux oreil- « les ; car on n'épargne guere ce qui est « aux autres ». La suite du passage d'Homere confirme la fausseté de cette interprétation.

(Ibidem. Ah! malheureux.)

Maxime de Tyr, en s'adressant aux voluptueux, a fait une belle application de ce discours éloquent.

Les anciens étoient dans l'idée qu'on voyoit souvent apparoître les ombres de ceux qui alloient mourir.

(Page 32. Qui les conduise aux bords de la Sicile.)

Il paroît que les Siciliens traitoient fort durement leurs esclaves.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XX.

CHANT XXI.

MINERVE excite la sage Pénélope à poser dans le palais d'Ulysse, au milieu des rivaux, l'arc de ce héros et les bagues éclatantes, pour se disputer le plus noble prix, et pour ouvrir le champ du carnage. La fille d'Icare monte le long degré qui mene à son appartement; prenant une belle clef d'or courbée en faucille, au manche d'ivoire, elle se rend, suivie de ses femmes, dans une enceinte reculée, où les trésors les plus précieux du roi étoient gardés avec soin, l'or, l'airain et le fer ouvragé. Là reposoit l'arc fameux et terrible d'Ulysse; à côté de l'arc étoit l'immense carquois, chargé de fleches mortelles.

Cette arme étoit un gage ancien et précieux de l'amitié d'un héros semblable aux immortels, le fils d'Eu-

ryte, Iphite, venu dans la Messénie; Ulysse l'y rencontra dans le palais du vaillant Orsiloque, où il sollicitoit la réparation d'un tort public, des vaisseaux messéniens ayant ravi d'Ithaque trois cents brebis avec leurs bergers; à peine entré dans l'adolescence, il avoit fait cette longue route, député de son pays, et méritant déja la confiance de son pere et de tous les vieillards de l'isle. Iphite voyageoit pour réclamer douze juments qui l'emportoient sur leur race par leur force et leur légèreté, et autant de mules leurs vigoureux nourrissons; course fatale qui le conduisit au tombeau: ce mortel invincible, illustré par tant de hauts faits, le fils de Jupiter, Hercule, au mépris de la vengeance des dieux, de l'hospitalité sacrée et de la table où il l'avoit fait asseoir, retint les juments incomparables dont il étoit le

ravisseur, et lui ôta le jour par une insigne perfidie.

C'est dans cette course qu'Iphite, rencontrant Ulysse, lui donna l'arc que son pere, le grand Euryte, avoit porté dans les combats, et qu'en mourant il avoit laissé dans son palais entre les mains d'un fils chéri. Ulysse, à son tour, lui fit présent d'un glaive et d'une lance, gages d'une amitié que le sort ne leur permit point de cultiver; ils ne se reçurent jamais sous leur toit et à leur table, Iphite, après cette entrevue, ayant péri par le bras du fils de Jupiter, le magnanime Iphite, de la main duquel Ulysse tenoit cet arc. Lorsqu'il alloit, à travers les ondes, affronter aux bords lointains les périls de la guerre, il laissoit dans son palais cette arme révérée, monument d'un ami si cher; on l'en voyoit souvent chargé dans l'isle d'Ithaque.

La reine arrive enfin au fond du palais sur un seuil de chêne, poli avec art, aligné au cordeau, et devant de longues colonnes et des portes éclatantes, monument antique d'un ouvrier fameux. Sa main, dégageant la courroie liée à l'anneau, dirige la clef dans la serrure; le verrou fuit, et les superbes battants volent avec un long mugissement, comme beugle un taureau paissant dans la prairie : tel est le son terrible de ces hautes et larges portes, frappées par l'instrument d'or et ouvertes en un moment. Pénélope entre, s'éleve sur une estrade où étoient rangés avec soin, dans des coffres précieux, des vêtements qui exhaloient un doux parfum. Tendant le bras, elle détache l'arc, s'assied, et le posant sur ses genoux, elle sanglote à haute voix; elle tire enfin de l'étui brillant l'arme du roi.

Après avoir soulagé son cœur par ce torrent de larmes, elle se rend vers les rivaux, tenant l'arc formidable, et le carquois chargé de traits, source de gémissements et de deuil. Ses femmes portent sur ses pas un coffret rempli de bagues de fer et d'airain, qui servirent aux nobles jeux du roi d'Ithaque. La reine s'arrête sur le seuil de la salle; un voile blanc couvre légèrement ses traits; placée entre deux de ses femmes les plus vénérables :

Écoutez-moi, dit-elle, chefs superbes, vous qui, durant la trop longue absence de mon époux, êtes venus en foule assaillir ce palais, et, ne pouvant alléguer d'autre prétexte de votre entreprise que le desir de vous disputer ma possession, vous y livrez à de continuels festins et tenez toujours en main la coupe; puisque voici le jour où je dois être le

prix qui couronne vos vœux, je dépose, ô rivaux, au milieu de vous l'arc fameux du divin Ulysse. Celui qui tendra cet arc, et dont la fleche rapide traversera les douze bagues, obtiendra que je le suive dans sa demeure; j'abandonnerai ce palais où j'entrai au printemps de ma vie, ce palais, séjour alors de l'opulence et de la félicité, et dont le souvenir se retracera souvent à mon esprit, même dans mes songes.

Elle dit, et ordonne à Eumée, noble chef des pasteurs, de placer au milieu de la troupe l'arc et les bagues éclatantes. Eumée, fondant en pleurs, reçoit l'arme, et la pose dans la salle: Philete, à l'aspect de l'arc de son maître, répand aussi des larmes. Mais Antinoüs s'emporte contre eux: Pâtres stupides, dont l'œil ne voit pas au-delà d'un jour, ah! malheureux, parlez, pourquoi pous-

ser des sanglots, et augmenter la douleur profonde où cette épouse n'est que trop ensevelie depuis qu'elle a perdu l'époux qu'elle adore? Prenez en repos votre part du festin, ou allez vous lamenter hors de cette porte, et nous laissez cet arc indomtable, objet de la lutte pénible de tant de rivaux : car je doute qu'on parvienne à le tendre sans de grands efforts. Il n'est point ici de héros tel que le fils de Laërte. Mes yeux jadis le virent; je n'étois alors qu'un enfant, mais son image vit encore dans mon ame.

Il dit, et se flatte au fond du cœur d'être le seul qui tendra cet arc et remportera le triomphe; mais c'est lui qui le premier, en la recevant dans son sein, reconnoîtra la fleche d'Ulysse, de ce chef qu'il a si longtemps outragé en régnant dans ce palais et en excitant l'audace de tous ses compagnons.

Télémaque prend alors la parole : Ô ciel! combien Jupiter a égaré mon esprit! Ma mere, dont la prudence est si révérée, déclare qu'elle se résout enfin à quitter ce palais, à suivre un nouvel époux : et, jeune insensé que je suis, le rire est sur mes levres, et je ne songe qu'aux plaisirs de cette fête! Rivaux, la lice est ouverte; vous vous disputerez la conquête d'une femme dont on ne verra point l'égale dans toute la Grece, parcourût-on ses villes les plus fameuses, Argos, Mycenes, Pylos, celles d'Ithaque et de la fertile Épire; vous ne l'ignorez pas : mais l'éloge de ma mere est peu convenable dans ma bouche. Qu'aucun prétexte ne prolonge donc les délais; sans balancer plus long-temps, tentez de courber cette arme, et montrez-nous le vainqueur. Je ferai moi-même, dans cette lice, l'essai de mes forces. Si

l'arc cédoit à mes efforts, si ma fleche prenoit un vol fortuné, je n'aurois pas la douleur de voir ma vénérable mere suivre un nouvel époux, et me laisser seul dans ce palais; car elle n'abandonneroit pas un fils déja capable de la défendre et d'égaler les combats immortels de son pere.

Il dit; debout aussitôt, il jette de ses épaules son manteau de pourpre, se dépouille de son glaive, et creusant dans la cour une longue tranchée, il dresse les douze bagues alignées au cordeau, et les affermit en la comblant de terre. Tous regardent avec étonnement le jeune Télémaque qui, sans avoir jamais vu ces jeux, a rangé ces bagues dans un ordre si parfait. Mais déja sur le seuil, tenant l'arc, il essaie de le tendre. Trois fois, plein d'ardeur, il le courbe; trois fois la corde échappe de sa main. Cependant, loin d'avoir

perdu l'espoir de triompher de cette arme, et de voir bientôt sa fleche traverser rapidement les bagues, sa constance obstinée alloit enfin, par un quatrieme effort, obtenir le succès auquel il aspiroit, si un signe d'Ulysse ne l'eût retenu au milieu de sa plus grande ardeur. Le jeune prince ne balançant pas d'obéir aussitôt : Ciel! dit-il, ou je serai toujours sans vigueur et sans gloire, ou mon âge ne me permet pas encore de me signaler dans les jeux; hélas! comment repousserois-je un ennemi dont les insultes auroient provoqué ma colere? Vous qui sans doute m'êtes bien supérieurs en force, luttez contre ces obstacles, et terminons ce combat.

En même temps il pose l'arme contre la porte solide et luisante, incline sur l'anneau qui décoroit le sommet de l'arc la fleche lé-

gere, se retire et reprend sa place.

Antinoüs prend alors la parole : Compagnons, que chacun tour-à-tour, en commençant par la droite, depuis le fond de la salle où le vin coule dans nos coupes, se leve et entre dans cette lice.

Il dit, tous l'approuvent ; et le fils d'OEnops, Léodès, est le premier qui se leve. Il exerçoit parmi eux l'office d'augure : assis toujours près de l'urne brillante au fond de la salle, où son œil consultoit les offrandes embrasées, il étoit dans cette troupe celui dont le cœur conservoit le plus d'amour pour l'équité ; et ces chefs insolents avoient été plus d'une fois l'objet de son indignation. C'est lui qui, le premier, saisit l'arc et la fleche ; se plaçant sur le seuil, il tente de courber l'arme terrible. Vains efforts ! les bras foibles et peu exercés de l'augure, après avoir long-

temps fatigué la corde rebelle, s'abattent de fatigue.

Ô compagnons, dit-il, ce n'est pas moi qui tendrai cet arc; qu'un autre s'en empare. Mais cette arme sera la mort d'un grand nombre de chefs illustres : toutefois il vaut mieux périr que vivre après avoir échoué dans le dessein qui nous tient assemblés ici depuis si long-temps, et nous fait perdre la plus belle partie de nos jours dans une attente inutile. En ce moment il en est plus d'un parmi nous qui desire avec ardeur et se flatte en secret d'obtenir Pénélope, l'épouse fidele d'Ulysse : qu'il prenne cet arc, qu'il essaie de le domter; bientôt il n'aura qu'à porter ses vœux et ses dons à quelque autre femme célebre de la Grece, et à céder la possession de celle-ci à l'époux généreux que lui a destiné le sort.

Il dit, incline l'arc contre la porte,

pose la fleche sur l'anneau brillant de l'arme, et va reprendre sa place. Mais Antinoüs, bouillant de colere, éclate contre l'augure à haute voix :

Ô Léodès, quelle parole honteuse et sinistre a volé de tes levres! Je suis bien indigné de l'entendre. Quoi! cet arc, parceque tu n'as pu le courber, précipitera beaucoup d'illustres personnages dans l'empire des morts! Tu n'as pas reçu des dieux, en sortant du sein de ta mere, l'art de manier l'arc et de lancer la fleche : mais, crois-moi, il est ici d'autres chefs, déja fameux, qui remporteront ce triomphe.

Il dit; et s'adressant à Mélanthe : Ne tarde point, toi Mélanthe, s'écrie-t-il ; qu'allumée par toi la flamme éclate dans la salle; et, posant à côté de cette flamme un siege que tu couvriras d'un tapis, sors, et rentre chargé d'une grande boule de graisse;

l'ardeur du feu et la liqueur huileuse ayant rendu cet arc plus flexible, nous, jeunes athletes, nous tenterons nos forces et terminerons cette lutte.

A peine a-t-il parlé, que Mélanthe allume la flamme de Vulcain indomté, pose à côté d'elle un siege sur lequel il a jeté un tapis, sort, et rentre portant une grande boule de graisse. Ces jeunes chefs, par le secours du feu et de la liqueur huileuse, tâchent de rendre l'arme flexible. Malgré ces efforts, aucun ne réussit à la courber; leurs bras énervés succombent. Antinoüs et Eurymaque, qui étoient à leur tête, et qui l'emportoient sur eux tous par leur force et par leur adresse, n'avoient point encore paru dans la lice.

En ce moment sortent les deux pasteurs fideles au fils de Laërte. Le

héros ne tarde pas à les suivre; ils traversent le portique; arrivés hors de la cour, il leur prend la main: Philete, et toi Eumée, leur dit-il d'une voix affectueuse, dois-je parler ou me taire? mon cœur me porte à rompre le silence. De quels sentiments seriez-vous animés si Ulysse frappoit subitement vos regards, si quelque dieu l'apportoit dans vos bras? seriez-vous capables de seconder les chefs? vous déclareriez-vous d'abord pour Ulysse? Parlez, ouvrez-moi le fond de votre cœur.

Ô Jupiter, pere souverain, s'écrie Philete, accomplis le plus ardent de mes vœux! que ce héros paroisse, qu'un dieu nous le rende; et tu verrois, ô vieillard, quels seroient ma force et mon courage.

Eumée conjure avec la même ardeur tous les dieux de ramener dans sa maison le sage Ulysse. Après

que le héros a pénétré jusqu'au fond de leurs cœurs : Le voici, dit-il ; c'est moi qui, après vingt années d'absence et d'infortunes, arrive enfin dans ma patrie. Seuls de mes serviteurs, je le vois, vous desiriez ma présence ; votre seule bouche a imploré le ciel pour mon retour. Aussi apprenez ce que j'ai résolu pour votre bonheur. Si, avec le secours des dieux, j'extermine ces chefs superbes, je vous comblerai de biens ; je donnerai à chacun de vous une femme et la possession d'un champ ; je vous bâtirai des maisons près de mon palais, et vous serez pour moi, jusqu'à la fin de mes jours, les amis et les freres de Télémaque. Mais, pour bannir toute méfiance de votre esprit, je vais vous montrer un signe auquel vous ne manquerez point de me reconnoître ; voyez la cicatrice de la blessure que

me fit jadis la défense d'un sanglier lorsqu'avec les fils d'Autolycus je gravis un mont de la Thessalie.

Il dit, et leur découvre cette grande cicatrice. Dès qu'ils l'ont vue et que tous leurs doutes sont dissipés, des larmes coulent de leurs yeux; ils jettent leurs bras autour d'Ulysse, et prolongeant ces étreintes, ils lui baisent la tête, les épaules et les mains. Ulysse leur accorde les mêmes témoignages de sa tendresse; et le soleil, en finissant sa carriere, les eût encore vus livrés à ces doux épanchements mêlés de sanglots, si le héros n'en eût terminé le cours par ces paroles:

Retenez ces larmes et ces cris; gardez qu'un émissaire sorti du palais, témoin de vos transports, n'y répande l'alarme. Rentrons, non à la fois; je reparoîtrai le premier; vous me suivrez, et convenons d'un

signal. Ces chefs hautains ne souffriront pas qu'on me donne l'arc et le carquois. Toi, noble Eumée, sois assez hardi pour traverser la salle avec cette arme et la remettre en mes mains. Aussitôt tu ordonneras aux femmes de se retirer dans leur appartement, d'en fermer étroitement les portes, et si le tumulte et les cris parvenoient à leur oreille, de ne point paroître, mais de rester tranquillement attachées à leurs travaux. Toi, brave Philete, tu voleras vers la porte de la cour; verroux, liens, tu n'épargneras aucun soin pour la barricader.

Il dit, rentre dans le palais, et va reprendre sa place. Les deux serviteurs reparoissent après quelques moments. Déja Eurymaque manioit l'arc; pour le rendre flexible, il l'exposoit de côté et d'autre aux rayons de la flamme. Vains efforts! il ne peut

le tendre : un long gémissement, tiré de son cœur superbe, enfle son sein ; sa rage éclate en ces mots : Dieux ! combien je déplore mon sort et celui de tous mes compagnons ! L'hymen auquel il nous faut renoncer n'est pas le seul objet de ma honte et de mes regrets ; le sacrifice est grand : cependant Ithaque et les autres contrées de la Grece offrent encore à notre choix assez de femmes distinguées. Mais se trouver si inférieur à cet Ulysse, sans doute l'égal des dieux, que de ne pouvoir même tendre son arc ! voilà ce qui nous couvrira de risées diffamantes jusques chez les races futures.

Alors Antinoïs prend la parole : Non, Eurymaque, dit-il, tu le sais toi-même, nous ne subirons pas cette flétrissure. C'est aujourd'hui la fête sacrée d'Apollon ; convient-il de la passer dans ces jeux ? Posez paisi-

blement cet arc : nous pouvons laisser les bagues rangées dans la cour; qui oseroit les enlever de la demeure du fils de Laërte? Échanson, donne aux dieux les prémices de nos libations, afin qu'après leur avoir à notre tour rendu cet hommage, nous mettions cet arc à l'écart. Que demain, dès l'aurore, Mélanthe nous amene les plus belles victimes de ses nombreux troupeaux; nous sacrifierons au dieu célebre par ses traits, et reprenant cette arme, nous saurons en triompher, et le prix sera décerné au vainqueur.

Ainsi parle Antinoüs; ils obéissent. Les hérauts versent l'eau pure des fontaines sur les mains des chefs : des jeunes gens commencent les libations; le vin a couronné les coupes, on les présente. Quand la troupe l'a répandu en l'honneur des dieux, et qu'elle s'en est abreuvée à son

gré, Ulysse, roulant des stratagêmes en son esprit, rompt ainsi le silence :

Amants de la plus illustre des reines, daignez m'écouter; je combats en vain un desir qui s'éleve en mon cœur. J'implore sur-tout l'illustre Eurymaque, et ce chef semblable aux immortels, Antinoüs, qui vient d'ouvrir un avis plein de sagesse. Oui, déposez l'arc en ce jour, et abandonnez le succès aux dieux; demain ils décideront de la victoire. Mais veuillez me confier cet arc éclatant; je voudrois, dans cette assemblée, essayer la force de mon bras, voir si mes membres ont conservé la souplesse et la vigueur dont je pouvois autrefois me vanter, ou si une vie errante et tant de privations les en ont dépouillés.

A ces mots la plus vive indignation se manifeste sur le front de tous

ces hommes hautains; ils craignent qu'il ne parvienne à tendre l'arc. Antinoüs furieux éclate, et le couvre d'outrages: Ô le plus vil des étrangers! il ne te reste plus une ombre de raison. N'es-tu pas satisfait de participer à nos fêtes malgré la fierté de notre rang, d'être admis à nos repas, et, loin d'être chassé de ces lieux, d'écouter librement nos entretiens, honneur que n'obtint aucun étranger, bien moins encore un mendiant? La douce liqueur du vin trouble ton cerveau, liqueur fatale à tant d'autres qui burent avec indécence et satisfirent leur soif avide. Apprends la destinée du fameux centaure Eurytion, venu chez les Lapithes; le vin le rendit furieux dans le palais du grand Pirithoüs; au milieu de sa démence, il ébranla le palais de ce chef, et y commit d'horribles ravages: la troupe des héros en fut

indignée ; armée du fer cruel, elle se précipite sur lui, et après l'avoir mutilé du nez et des oreilles, elle le traîne et le jette hors du palais ; l'insensé emporte à la fois sa démence et la peine qui en étoit la suite ; et ce fut là ce qui alluma la guerre entre les Centaures et ces chefs, lui le premier ayant trouvé sa perte dans le vin dont il s'étoit surchargé. Ainsi je t'annonce les plus grandes infortunes si tu oses tenter de courber cet arc ; loin que tu reçoives ici le plus léger don, un de nos vaisseaux te conduira chez le roi Échétus, fléau de la race humaine, et tu ne pourras échapper à sa barbarie. Vuide-donc ta coupe en repos, et ne t'avise pas d'entrer en lice avec une jeunesse vaillante.

Alors Pénélope s'adressant à lui : Antinoüs, dit-elle, il est messéant, il est injuste d'insulter, quel qus

soit leur état, les hôtes de Télémaque, les étrangers reçus dans ce palais. Crois-tu donc que celui-ci, s'il avoit une force assez prodigieuse pour tendre l'arc immense d'Ulysse, crois-tu que j'habiterois sa demeure et qu'il seroit mon époux? Il ne peut lui-même former cet espoir. Que ce sujet ne trouble donc pas l'alégresse de votre festin; rien ne seroit moins convenable.

Ô fille d'Icare, sage Pénélope, répond Eurymaque, il ne nous vient pas dans l'esprit que ce malheureux puisse jamais être ton époux; nous te ferions un outrage. Mais que seroit-ce si des bruits injurieux à notre gloire couroient de bouche en bouche, si quelque jour le plus vil des Grecs disoit: Des chefs bien inférieurs au plus illustre des héros ont brigué la main de son épouse; car ils se sont consumés en vains

efforts pour tendre son arc : un mendiant inconnu arrive ; l'arc obéit à son bras et la fleche lui procure une prompte victoire? Si l'on parloit ainsi, quel ne seroit pas notre opprobre!

La vertueuse Pénélope lui repartit : Eurymaque, vous ne pouvez aspirer à une bonne renommée, vous qui portez l'outrage et la désolation dans le palais du plus sage des mortels ; pourquoi vous couvrez-vous de cet opprobre? Cet étranger est distingué par son port et par sa force ; il se dit né d'un sang illustre. Remettez-lui l'arc éclatant, voyons s'il triomphera. Si Apollon lui accorde cette gloire, voici ce que je lui promets, et je ne manquerai point à ma parole ; je le vêtirai d'une belle tunique et d'un manteau précieux ; il sera ceint d'un glaive acéré, recevra un javelot, la terreur des do-

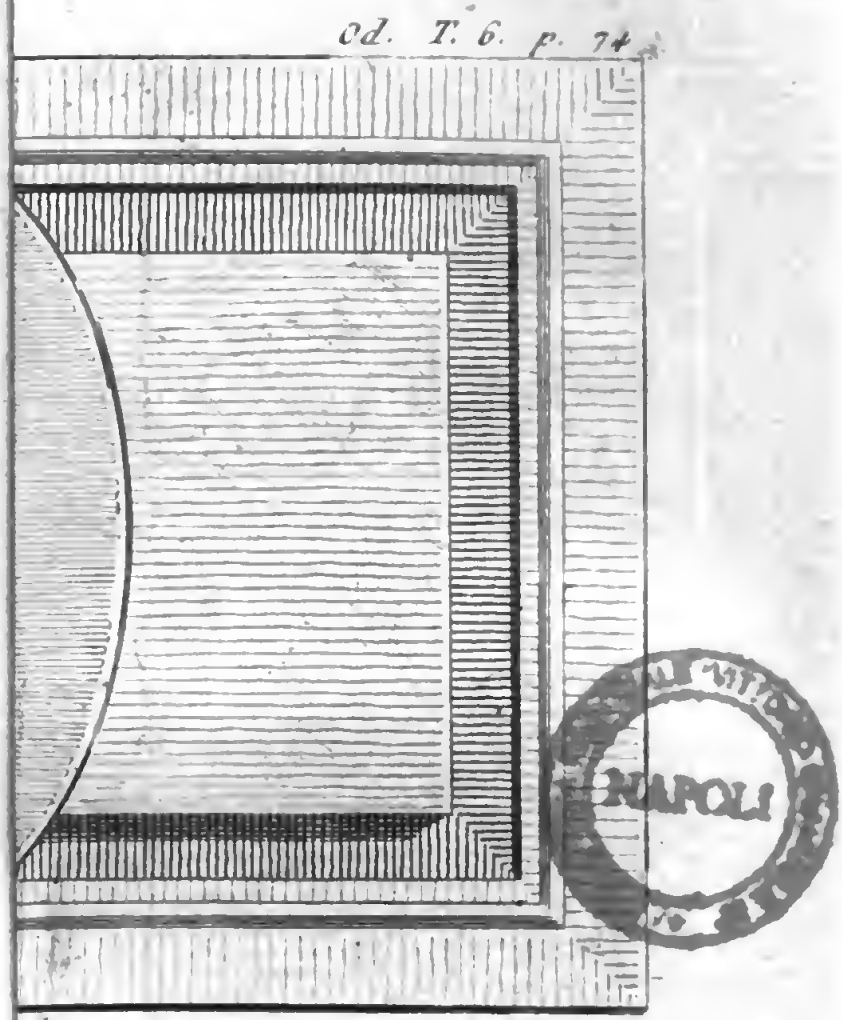
gues et des hommes; ses pieds seront couverts de beaux brodequins ; et je l'enverrai dans les contrées où il est attendu par les objets de sa tendresse.

Alors le prudent Télémaque prenant la parole : Ma mere, dit-il, seul, dans la Grece, je puis donner ou refuser cette arme; aucun autre n'a ce pouvoir, ni des princes qui regnent au milieu des rochers d'Ithaque, ni de ceux auxquels obéissent les isles voisines de la fertile Élide. Pourroient-ils m'empêcher même de faire un don irrévocable de l'arc d'Ulysse à cet étranger? Mais rentre dans ta retraite; et reprenant la toile et les fuseaux, tes travaux assidus, excite l'industrie de tes femmes : l'issue du débat élevé au sujet de cet arc regarde les hommes, et sur-tout moi, dont ce palais doit reconnoître l'autorité.

Frappée d'étonnement, la mere du jeune prince se retire; et roulant en son esprit les paroles que la prudence a dictées à son fils, elle les garde en son cœur. Suivie de ses femmes, elle arrive dans sa demeure, où elle donne à son époux un torrent de larmes, dont le cours n'est arrêté que par le baume du sommeil que Minerve répand sur sa paupiere.

Cependant le noble Eumée, s'étant saisi de l'arc, l'apportoit au fils de Laërte. Tous les chefs font retentir le palais de leurs cris menaçants; et ces paroles sortent de la bouche des plus audacieux :

Où vas-tu donc porter cet arc, ô le plus lourd des pâtres? homme insensé! ah! si Apollon et les autres dieux nous sont propices, bientôt auprès de tes troupeaux, et loin de tout secours, les dogues agiles nour-



FLECHES. *Od. Lib. XVI. V. 337.*

ris de ta main dévoreront ton cadavre.

Épouvanté des cris menaçants de la troupe entiere, il s'arrêtoit et posoit l'arc, quand Télémaque, de son côté, éleve une voix irritée:

Toi, veux-tu m'entendre? Malheur à toi si tu obéis à tant de maîtres! ne te hâteras-tu pas de porter plus loin cette arme? Crains, tout jeune que je suis, crains qu'armé de pierres je ne te chasse dans nos champs; ma force est supérieure à la tienne. Plût au ciel qu'elle l'emportât de même sur celle de tous ces chefs! il y en auroit déja plus d'un qui seroit précipité hors de ce palais avec des marques terribles de mon courroux; car ils ne font ici qu'accumuler des forfaits.

A ces mots le rire agite le cœur de leur troupe joyeuse; l'ardent courroux qu'elle avoit nourri contre Té-

lémaque s'étoit adouci. Eumée, chargé de l'arc, traverse la salle, arrive près du vaillant Ulysse, remet l'arme entre ses mains. Il sort aussitôt; et appellant la nourrice Euryclée : Télémaque te donne cet ordre, sage Euryclée; sois vigilante à fermer les portes de cet appartement. Si quelqu'une des femmes entend du tumulte ou des cris, loin de paroître, qu'elle demeure paisiblement attachée à ses travaux. Il dit : ces paroles ne volent pas en vain de ses levres; Euryclée se hâte de fermer ces portes.

Cependant Philete s'élançant en secret hors de la salle, ferme et garrotte les portes de la cour munie de hautes murailles. Il y avoit sous le portique le cable d'un vaisseau aux nombreuses rames, cable fait de roseaux de byblus; le berger l'emploie et les portes sont inébranlables. Il reparoît

aussitôt, assis à sa place, et l'œil attaché sur Ulysse, qui déja, maniant l'arc et le tournant de toutes parts, examinoit avec attention si, dans la longue absence du maître de cette arme, les vers n'en avoient pas piqué la corne.

Les chefs se regardant l'un l'autre: Cet homme, disoient quelques uns d'entre eux en ricanant, paroît être un fin connoisseur de ces armes. Sans doute sa maison possede un arc semblable, ou il se propose d'en former un sur ce modele. Comme ce misérable vagabond tourne et retourne cet arc entre ses mains! Plût au ciel, s'écrioient d'autres d'un ton moqueur, qu'il parvînt à l'accomplissement de tous ses vœux, comme il est certain qu'il va réussir à le tendre!

C'est ainsi qu'ils parloient. Maintenant l'adroit Ulysse a bien examiné

cette arme. Tel un homme savant dans l'art de la lyre et du chant, ayant attaché aux deux extrémités de son instrument une corde, boyau flexible et sonore, la tend sans peine en tournant une cheville nouvelle, et la monte au ton en un moment: tel le héros courbe tout-à-coup l'arc formidable; pour essayer la corde, il ouvre sa main; la corde échappe, il est satisfait d'entendre un son aigu, semblable au cri perçant de l'hirondelle. Alors la terreur et le désespoir troublent le cœur de tous les chefs; leurs fronts pâlissent à la fois : Jupiter (présage heureux) fait rouler à grand bruit son tonnerre. Ulysse, charmé du signe que lui envoie le fils tout-puissant de Saturne, prend la flèche légere placée sur la table, les autres que devoient bientôt connoître les chefs reposant encore dans le profond carquois. Il la met sur l'arc;

sans se lever, il saisit la corde et le trait qu'il dirige d'un œil sûr, il courbe l'arme ; le trait muni de fer vole, touche à la premiere bague et les franchit toutes avec impétuosité. Le héros prend aussitôt la parole :

Télémaque, tu n'es pas déshonoré par l'étranger assis dans ton palais : ai-je manqué le but? me suis-je consumé en pénibles efforts pour courber cet arc? mes forces n'ont donc encore reçu aucune atteinte, et je n'ai pas mérité les dédains de ces chefs et les opprobres dont ils m'ont couvert. Mais voici le temps de leur préparer le festin du soir à la face du soleil ; qu'ensuite ces hommes joyeux s'égaient par le chant et la lyre, l'ame des fêtes.

Il dit; un signe de l'œil accompagne ces paroles. Aussitôt le fils du divin Ulysse, Télémaque, suspend à

son flanc le glaive acéré, et saisissant sa lance, debout à côté de son pere, le fer dont il est armé jette un éclat éblouissant.

FIN DU CHANT VINGT-UNIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT VINGT-UNIEME.

(Page 48. A poser dans le palais d'Ulysse, au milieu des rivaux, l'arc de ce héros.)

La mythologie, comme je l'ai déja remarqué, parle d'Atalante, et offre plusieurs fables pareilles, fables qui paroissent avoir un fondement historique. En ces temps la force et l'adresse du corps étoient un des premiers mérites d'un héros. Pénélope, après avoir été la femme d'Ulysse, ne pouvoit choisir un homme indigne de lui succéder; elle préfere, non le plus riche ni le plus puissant, mais le plus valeureux; car la force étoit alors la compagne du courage, et le supposoit. Pour goûter ce chant de l'Odyssée, il faut adopter les mœurs anciennes.

On a dit que Pénélope proposoit cette lutte pour gagner du temps et reculer encore son mariage, qu'elle espéroit qu'aucun de ces chefs ne pourroit courber l'arc d'Ulysse. Sur ce point, le récit d'Homere

est fort concis; il supprime souvent les motifs des actions qu'il rapporte, parce-qu'ils étoient très connus de son temps. Il a beaucoup parlé ailleurs des stratagêmes de Pénélope; si la proposition qu'elle fait aux chefs est un nouveau stratagême, il a négligé, plus que nous ne voudrions, de le dire. Mais il suffit d'alléguer la vive douleur qu'elle montre en cette occasion, et son entretien avec Ulysse au chant précédent, pour prouver que son dessein est sérieux.

La digression trop longue où le poëte entre au commencement de ce chant a été fort critiquée. On seroit tenté de soupçonner que ce passage est intercalé. Homere, en reprenant son récit au quarante-deuxieme vers, ne nomme point Pénélope; il dit seulement :

Η" δ' ὅτε δὴ θάλαμον τον ἀφίκετο δῖα γυναικῶν.

Il ne désigne aussi le palais d'Ulysse que par ces mots : τον θάλαμον. Il semble que le vers cité tienne immédiatement à ceux où le poëte a commencé ce récit. La description du seuil et des portes paroit être

une transposition inutile. Les détails qui peignent la répugnance avec laquelle Pénélope apporte cet arc aux chefs, ont été admirés par Vida :

Ipsa procos etiam ut jussit certare sagittis
Penelope optatas promittens callida tædas
Victori, per quanta moræ dispendia mentes
Suspensas trahit, antè viri quàm proferat arcum!

Cet arc avoit appartenu à Euryte, le plus fameux archer du monde, et qui, comme Homere l'a dit ailleurs, étoit mort jeune, parcequ'il avoit défié Apollon.

Cambyse se préparant à porter la guerre dans l'Éthiopie, le roi de ce pays courba son grand arc avec deux doigts en présence des ambassadeurs de Perse, et le leur présentant, il dit: Quand les Perses pourront imiter cette action, ils pourront espérer de conquérir l'Éthiopie.

Ce chant nous montre combien les jeux étoient en honneur chez les Grecs. Ainsi que, dans les combats, la plus belle captive étoit souvent le prix de la valeur; de même, dans les jeux, l'amour couronnoit souvent la force et l'adresse.

(Ibidem. Prenant une belle clef d'or courbée en faucille, au manche d'ivoire.)

C'étoit un morceau de métal assez long, courbé, et emmanché de bois ou d'ivoire. Après qu'on avoit détaché la courroie qui couvroit le trou de la serrure, on y faisoit entrer ce fer, et par son moyen on repoussoit le verrou qui fermoit en dedans. Madame Dacier, à qui je dois cette remarque, dit avoir vu à la campagne des serrures à-peu-près semblables.

(Page 49. Venu dans la Messénie.)

Le grec ajoute « à Lacédémone ». Strabon a fait voir que ce mot est dit de tout le pays de la Laconie, qui comprenoit alors la Messénie. Ces chefs s'étoient rencontrés à Pheres, dans le palais d'Orsiloque dont Homere parle ailleurs.

(Ibidem. Iphite voyageoit pour réclamer douze juments.)

Autolycus les avoit dérobées et vendues à Hercule. Iphite étoit parti d'OEchalie, ville de Thessalie, pour les chercher. On

reconnoît bien ici les mœurs anciennes. Iphite va chercher les juments de son pere Euryte, comme nous voyons dans l'Écriture que Saül alla chercher les ânesses de son pere qui étoient perdues. Si ce passage épisodique n'étoit pas d'Homere, on pourroit présumer du moins qu'il est fort ancien.

(Ibidem. Au mépris de..... la table où il l'avoit fait asseoir.)

Apollodore écrit qu'Hercule étant tombé en fureur, il le précipita du haut de son palais. Mais Homere ne suppose en lui aucune manie; Hercule tua cet hôte, pour qu'il ne s'apperçût pas que ces juments étoient dans son palais : c'est lui attribuer une action bien noire. Pour l'expiation de ce meurtre, il fut vendu comme esclave à la reine Omphale.

La table est appellée dans Plutarque « l'autel des dieux de l'amitié et de l'hos« pitalité ». On sait que les présents servoient de gage d'hospitalité pour soi et pour la postérité; mais on l'oublie quelquefois, et alors les héros d'Homere nous

paroissent plus intéressés encore qu'ils ne le sont. On gardoit avec soin ces richesses, et l'on aimoit sans doute à en faire parade pour montrer combien l'on avoit voyagé, les liaisons qu'on avoit formées. Que de récits amenoit la revue de ces effets qu'on appelloit κειμηλια ! C'étoient des archives satisfaisantes à la fois pour le cœur et pour l'esprit; elles étoient historiques et attendrissantes. Avec quel plaisir un pere devoit les montrer à ses enfants ! Faut-il s'étonner après cela qu'Homere racoute si souvent avec complaisance la maniere dont ces chefs acquirent telle arme, ou tel ustensile précieux; que cette mention l'entraîne dans des longueurs qui nous semblent inutiles, et que nous lisons froidement parceque nous ne nous mettons pas exactement à la place de ces personnages ? Le sentiment qui animoit ces détails est anéanti pour nous.

(Page 50. Il laissoit dans son palais cette arme révérée.)

Comme au chant VI de l'Iliade, Diomede dit qu'il avoit laissé dans son palais

la coupe d'or que Bellérophon avoit donnée à son pere OEnée. Ils gardoient précieusement ces gages, afin qu'ils fussent toujours dans leur famille des monuments de ce droit d'hospitalité qui les lioit.

(Page 51. Comme beugle un taureau.)

Ceci nous montre la grandeur et l'épaisseur des portes qui faisoient tant de bruit en s'ouvrant. Cette image releve une circonstance très petite; c'est ainsi que, dans l'Iliade, Homere a comparé les portes d'un palais aux ailes étendues d'un aigle.

(Ibidem. Elle sanglote à haute voix.)

On a fort bien dit que, si cet incident est étranger à nos mœurs, les larmes de Pénélope sont de tous les temps et appartiennent à toutes les ames sensibles. Voilà cet arc devenu pour nous aussi intéressant qu'il pouvoit l'être pour les Grecs.

(Page 55. Le rire est sur mes levres.)

Les prétendants, qui ignoroient les desseins de Télémaque, pouvoient être surpris qu'il vît d'un œil si indifférent les

préparatifs de ces jeux; il semble que, pour les éblouir, il se reproche lui-même son calme, qui n'étoit qu'apparent.

Ulysse arrête d'un signe Télémaque, qui étoit prêt à tendre l'arc. S'il y étoit parvenu, il y auroit eu une forte contestation entre lui et les prétendants; ce qui eût déconcerté les desseins d'Ulysse. Ce chef pouvoit craindre aussi que l'arc n'acquît plus de flexibilité si Télémaque l'avoit courbé. Homere sait ménager la gloire de Télémaque. Il lui donne en quelque sorte la victoire, et montre tout-à-la-fois avec quelle docilité ce jeune prince, tout prêt à vaincre, se soumet, au moindre signe de son pere.

(Page 58. En commençant par la droite.)

Pour éviter les difficultés qui pourroient naître sur les rangs, Antinoüs propose que l'on entre en lice dans l'ordre où les échansons versoient le vin à table.

(Page 59. Ce n'est pas moi qui tendrai cet arc; qu'un autre s'en empare.)

Athénée rapporte que Denys le tyran s'appliqua ce vers.

(Page 61. Antinoüs et Eurymaque... n'avoient point encore paru dans la lice.)

Un scholiaste s'est écarté du sens; mais madame Dacier encore plus en traduisant : « Antinoüs et Eurymaque sont obligés « eux-mêmes d'y renoncer. »

(Ibidem. En ce moment sortent les deux pasteurs.)

Les chefs étoient occupés; Ulysse et les deux pasteurs s'absentent un moment sans qu'ils s'en apperçoivent. Le poëte a placé fort heureusement cette reconnoissance; la marche du poëme n'en est pas ralentie; pendant qu'il se découvre aux deux pasteurs, les prétendants s'efforcent à courber l'arc. Ulysse, toujours prudent, ne se découvre à ces bergers qu'au moment de l'exécution, quoiqu'il connût la fidélité d'Eumée et de Philete. Le caractere d'Ulysse étoit de savoir garder profondément un secret.

Cette reconnoissance touchante se fait avec beaucoup de rapidité; le temps presse : si leur absence avoit été trop longue, elle

auroit fait naître des soupçons dans l'esprit des poursuivants.

C'est la moins belle des reconnoissances de l'Odyssée. Cependant elle est pathétique; et la bonhommie y ajoute à l'intérêt. Homere dit qu'Ulysse baise les mains de ses serviteurs; j'ai conservé ce trait caractéristique des mœurs de ce siecle.

On connoît la tragédie de Pénélope par l'abbé Genest : elle offre aussi plusieurs reconnoissances; mais elles m'ont paru froides, compassées; la dignité qui les accompagne écarte loin de la nature; et cependant ces situations sont si intéressantes par elles-mêmes, que, dans cette tragédie, elles font quelque effet à la représentation. Je ne dirai rien de l'idée d'avoir rendu Télémaque amoureux, puisque l'auteur lui-même la condamne dans sa préface; cet amour acheve de jeter du froid dans la piece.

(Page 66. C'est aujourd'hui la fête sacrée d'Apollon.)

Ou il dit ceci par superstition, ou ce n'est qu'un prétexte pour cacher leur honte.

(Page 73. Mais rentre dans ta retraite.)

Il est nécessaire que Pénélope se retire, et qu'elle soit bien endormie, afin qu'elle ne puisse pas entendre ce qui se passera. Homere ménage par là au lecteur le plaisir de l'étonnement qu'elle éprouvera quand elle reconnoîtra Ulysse, et apprendra la punition des poursuivants. Le poëte se plaît à répéter qu'elle conserve dans son cœur les paroles de son fils : il veut dire qu'elle le voit avec plaisir devancer l'âge où il doit parler avec autorité, et qu'elle s'en étonne.

Quand Télémaque, dit-on, déclare à Pénélope qu'il doit avoir de l'autorité dans le palais, il adresse ce discours moins à sa mere qu'aux chefs. Selon les mœurs anciennes dont j'ai parlé ailleurs, il est possible qu'il l'adresse également à sa mere.

(P. 76. Cable fait de roseaux de byblus.)

Cette sorte de canne croissoit dans les marais d'Égypte, et avoit au bout, selon

Strabon, une espece de chevelure dont on faisoit les cordes et les cables des vaisseaux, comme on fait de jonc les cordes des puits. Ce passage montre qu'il s'en faisoit un grand commerce.

Masson [1] l'explique autrement. Il dit qu'il y avoit en Égypte une ville nommée BYBLUS, où l'on faisoit des cables. Denys parle d'une ville de ce nom.

(Page 77. Si.... les vers n'en avoient pas piqué la corne.)

La prudence d'Ulysse éclate par-tout.

(Ibidem. Cet homme.....: paroît être un fin connoisseur.)

Madame Dacier s'est trompée en traduisant : « Celui qui admire cet arc auroit « bonne envie de le voler ». Ἐπίκλοπος signifie ici CALLIDUS. Voyez Clarke.

(Ibidem. Qu'il parvînt à l'accomplissement de tous ses vœux.)

Dans leur pensée, c'est une impréca-

(1) Histoire critique de la république des lettres, tome XV.

tion, et il se trouve que c'est une prophétie qui s'accomplit.

(Page 78. Tel un homme savant dans l'art de la lyre et du chant.)

Cette comparaison est très belle; elle est d'une grande justesse. Quand les comparaisons sont empruntées d'objets fort différents de ceux auxquels on les oppose, l'esprit en est plus frappé, et l'image en est plus agréable.

Le chant de l'hirondelle n'est pas harmonieux. Le poëte veut exprimer un son détaché et aigu, tel que le cri de l'hirondelle. Ce son éclatant marque le bon état de la corde; c'est ce que le poëte exprime en disant qu'elle « chante bien. »

Le tonnerre, dans l'Iliade, est souvent le signe des combats et celui de la protection de Jupiter. Cette protection nous prépare aux exploits extraordinaires d'Ulysse, et les rend vraisemblables.

(Page 79. Mes forces n'ont donc encore reçu aucune atteinte.)

Ulysse ne dit pas ceci par vanité, mais

pour donner de la confiance à Télémaque et aux deux pasteurs.

(Ibidem. Mais voici le temps de leur préparer le festin du soir.)

On voit bien qu'il dit ceci par dérision. Nous avons en françois des tours semblables qui sont devenus proverbes.

Madame Dacier a pris ces paroles au sérieux : « Ulysse, dit-elle, excite les pour-« suivants à penser à souper pendant qu'il « est encore jour ; car il trouve qu'il lui « sera plus avantageux de les attaquer à « table. S'ils avoient soupé aux flambeaux, « ils n'auroient eu qu'à les éteindre, et « Ulysse auroit été fort embarrassé ». Mais on voit qu'Ulysse les attaque à l'instant même ; ainsi il ne s'agit guere de leur laisser le temps de préparer le soupé.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XXI.

CHANT XXII.

Le héros, se dépouillant de ses lambeaux jusqu'à la ceinture, s'élance sur le large seuil, tenant l'arc et le carquois, et verse à ses pieds toutes ses fleches ailées. Ce combat si pénible, dit-il aux rivaux, est donc enfin terminé. Maintenant essayons si je puis atteindre à un autre but, qu'aucun mortel n'a encore frappé, et si Apollon me donnera la victoire.

Il dit, et dirige contre Antinoüs le trait fatal. Ce chef, levant par les deux anses une superbe coupe d'or remplie de vin, la portoit à ses levres, bien éloigné de penser au trépas : qui jamais eût songé qu'en ce festin et au milieu de la troupe si nombreuse de ces chefs, un seul mortel, fût-il le plus vaillant de sa race, l'eût précipité dans l'empire

ténébreux de la mort! Ulysse, de sa fleche agile et sûre, l'atteignant à la gorge, la pointe traverse rapidement le cou tendre et délicat; la tête du malheureux s'incline, la coupe échappe de ses mains; il jaillit de ses narines un épais ruisseau de sang; il jette les pieds en l'air, repousse la table; les aliments se répandent à terre, le pain et les viandes sont souillés. A l'aspect de ce chef expirant qui tombe, la troupe remplit de tumulte tout le palais; ils se précipitent de leurs sieges, et troublés, courant çà et là, promenent des regards égarés sur les murs; ils ne voient aucun bouclier ni aucune lance. Alors leur rage s'exhale en ces mots: Par quelle coupable erreur, ô étranger, les chefs sont-ils le but de tes traits? Mais voici la derniere lice où tu paroîtras; ce moment sera pour toi celui d'une mort terrible. Sais-tu que ta main vient de

Pl. 51.

COMBAT D

ravir le jour à un personnage supérieur par son rang et ses qualités à toute la jeunesse d'Ithaque? Tu vas servir ici de pâture aux vautours.

C'est ainsi qu'ils s'exprimoient, croyant qu'il avoit tué ce chef par imprudence. Insensés! ils ne soupçonnoient point qu'ils touchoient tous eux-mêmes au trépas. Ulysse leur lançant un regard formidable: Ah! race vile et arrogante, s'écrie-t-il, vous n'avez pas cru me voir jamais revenir des rivages de Troie. Voilà pourquoi vous dévoriez mes richesses, forciez mes captives à contenter vos desirs lubriques, et, tandis que je respirois encore, vouliez me ravir mon épouse, sans redouter les dieux habitants de l'Olympe ni prévoir aucune vengeance de la part des hommes. Maintenant vous allez tous être la proie de la mort; elle vole sur vos têtes.

A ces mots la terreur pâlit leurs fronts; chacun cherche de l'œil un asyle pour fuir le trépas. Le seul Eurymaque prend la parole : S'il est vrai qu'en toi nous revoyions Ulysse, le roi d'Ithaque, je ne puis que reconnoître l'équité de tes plaintes. Oui, il s'est commis envers toi des injustices multipliées, soit dans ta maison, soit dans tes champs : mais celui qui en fut l'auteur, le malheureux Antinoüs, le voilà étendu dans la poussiere; c'est lui qui projeta et mit en œuvre tous ces attentats, aspirant bien moins à l'hyménée qu'à s'assurer de la royauté de l'isle d'Ithaque, et à perdre ton fils par de secretes embûches, desseins que Jupiter a fait évanouir. Puis donc que ton ennemi, par une juste punition, est immolé, épargne le sang de tes sujets. Chacun de nous te fera une réparation publique, te livrera, en

dédommagement de tes pertes, vingt bœufs, et autant d'or et d'airain qu'il sera nécessaire pour t'appaiser et ramener la satisfaction dans ton cœur. Ton courroux fut légitime jusqu'à ce moment.

Un regard foudroyant d'Ulysse précede sa réponse : Non, Eurymaque, lors même que vous vous dépouilleriez de votre patrimoine, et que vous y joindriez encore un grand nombre d'autres richesses, mon bras ne se reposera point du carnage que vous n'ayiez tous subi la peine entiere de vos forfaits. Choisissez, ou de vous défendre, ou de fuir si quelqu'un de vous peut échapper à sa perte : mais aucun, je l'espere, n'évitera la terrible mort que je lui prépare.

Il dit : leurs cœurs tremblent, et leurs genoux chancellent. Eurymaque alors s'adresse aux siens : Ô mes amis, ce chef ne réprimera point sa

valeur formidable ; possesseur de l'arc et du carquois, ses traits, du seuil de cette porte, ne cesseront point de voler sur nous qu'il ne nous ait tous exterminés. Rappellons donc notre courage ; faites briller vos glaives ; et nous formant de ces tables des boucliers contre le vol de ses fleches mortelles, réunissons-nous tous et fondons sur lui pour l'accabler : si nous pouvons le repousser loin de cette porte, courons par la ville entiere ; que des cris éclatants la soulevent, et bientôt ce mortel aura lancé la fleche pour la derniere fois.

En disant ces mots il s'armoit d'un glaive long, acéré, à deux tranchants, et s'élançoit contre lui avec des cris furieux. Le héros au même instant fait partir sa fleche rapide, qui, atteignant le sein de son ennemi, se plonge dans le foie : Eurymaque jette son glaive ; saisi d'un étourdissement, en

sanglanté, et s'abattant sur une table, il renverse les aliments et la pesante coupe, frappe la terre de son front; et, dans la douleur qui le déchire, les coups impétueux de ses pieds font chanceler son siege, jusqu'à ce qu'une profonde nuit couvre sa paupiere.

Amphinome, le fer en main, fond sur Ulysse triomphant, pour essayer si, plus heureux, il le bannira du seuil, lorsqu'atteint entre les épaules par une lance sortie de la main de Télémaque, et qui le perce de part en part, il tombe avec un grand bruit aux pieds du roi d'Ithaque, et son front s'écrase sur la terre. Télémaque se hâte de se retirer, laisse sa longue lance dans le corps d'Amphinome, craignant que s'il s'arrêtoit pour l'en arracher, l'un de ses nombreux ennemis venant l'assaillir, ne le perçât ou ne le fendît du glaive: le jeune prince vole, il rejoint son

pere en un moment; et à peine est-il près de lui, que ces mots coulent de ses levres :

Ô mon pere, il est temps que je t'apporte un bouclier et deux javelots, qu'un casque d'airain ceigne ton front; je me hâterai de me couvrir d'une armure; j'armerai ces deux bergers. Il faut revêtir l'appareil de Mars.

Vole et reviens, dit Ulysse, tandis qu'il me reste encore des fleches pour soutenir le combat; ne perds aucun moment, ou je crains, étant seul, qu'ils ne me forcent d'abandonner cette porte.

Il dit : Télémaque, docile à cette voix chérie, vole dans l'appartement où sont déposées les nobles armes d'Ulysse. Prenant huit lances, quatre boucliers, autant de casques solides hérissés de panaches flottants, il court, et dans le plus rapide ins-

tant il est à côté de son pere. Déja il se décore de l'airain éclatant; les deux serviteurs ne tardent pas à s'en revêtir, et sont debout près du héros fameux par ses ruses et par sa valeur. Lui, tant qu'il a des fleches, il les dirige contre ses ennemis; au vol de chaque trait tombe l'un des chefs; leurs corps entassés jonchent la terre. Mais lorsque le roi décochant des traits a vuidé le carquois, sa main dépose l'arc terrible et l'incline contre le mur. Il charge ses épaules d'un bouclier épais, immense; il pose sur son front martial un casque ombragé de longs crins qui flottent, se courbent en avant, et répandent la terreur; enfin il saisit deux fortes lances dont partent des éclairs.

Il y avoit, non loin d'Ulysse, dans un coin de la salle, une porte solide qui, par un sentier obscur et détourné, conduisoit derriere le palais à

une étroite ruelle. Ulysse ordonne au brave Eumée de se placer près de cette porte et de garder ce passage. Cependant Agélaüs dit aux siens à haute voix : Amis, n'est-il donc personne qui coure, à travers la secrete issue, assembler le peuple? que des cris soudains ébranlent la ville émue : bientôt ce mortel auroit lancé le dernier trait qui partiroit de ses mains.

Il n'est plus temps, illustre Agélaüs, dit le berger Mélanthe; la porte est barricadée, et le passage est si étroit qu'un seul homme, s'il a de la valeur, suffit pour le défendre contre toute cette troupe. Mais je cours vous apporter des armes, elles sont au haut du palais; je suis certain qu'elles y ont été cachées par Ulysse et son intrépide fils.

Franchir les degrés, voler dans l'appartement, prendre douze boucliers, douze lances et autant de cas-

ques d'airain chargés de crins superbes, se précipiter dans la salle et livrer ces armes aux rivaux, est pour lui l'ouvrage d'un moment. Le héros sent palpiter son cœur et chanceler ses genoux lorsqu'il voit leur troupe revêtir ces boucliers, ces casques, et balancer d'énormes javelots; il songe aux terribles obstacles qui lui restent encore à vaincre. Télémaque, dit-il, n'en doutons point, quelqu'une des esclaves ou Mélanthe nous trahit et nous fait acheter plus cher le triomphe.

Ô mon pere, répond Télémaque, tu vois le coupable, n'accuse ici que moi; j'ai laissé entr'ouverte la porte de ton appartement; un espion, plus clair-voyant que moi, en a profité. Cher Eumée, va la fermer, et vois si c'est une des femmes ou Mélanthe qui nous perd; il est l'objet de mes soupçons.

Cependant Mélanthe, se glissant à travers la foule des chefs, revole à l'appartement pour chercher encore des armes. L'œil du fidele Eumée l'apperçoit : Fils de Laërte, prudent Ulysse, dit-il aussitôt, le voilà le traître que nous avons soupçonné, et qui s'échappe une seconde fois pour la même perfidie. Parle, dois-je l'immoler si je remporte sur lui la victoire, ou l'entraîner ici pour qu'il expie sous tes yeux tous les attentats qu'il commit dans ton palais?

Moi et Télémaque, répond Ulysse, nous saurons bien résister à la troupe de ces chefs, quelle que soit leur rage. Vous deux, après avoir jeté ce misérable dans l'appartement, fermez-en la porte avec soin, et lui garrottant les mains et les pieds sur le dos et passant une forte chaîne autour de son corps, tirez-le au haut du plafond le long d'une colonne, où

vous le laisserez suspendu; afin que, prolongeant sa vie dans les tourments et les regrets, il subisse ensuite la peine terrible de ses crimes.

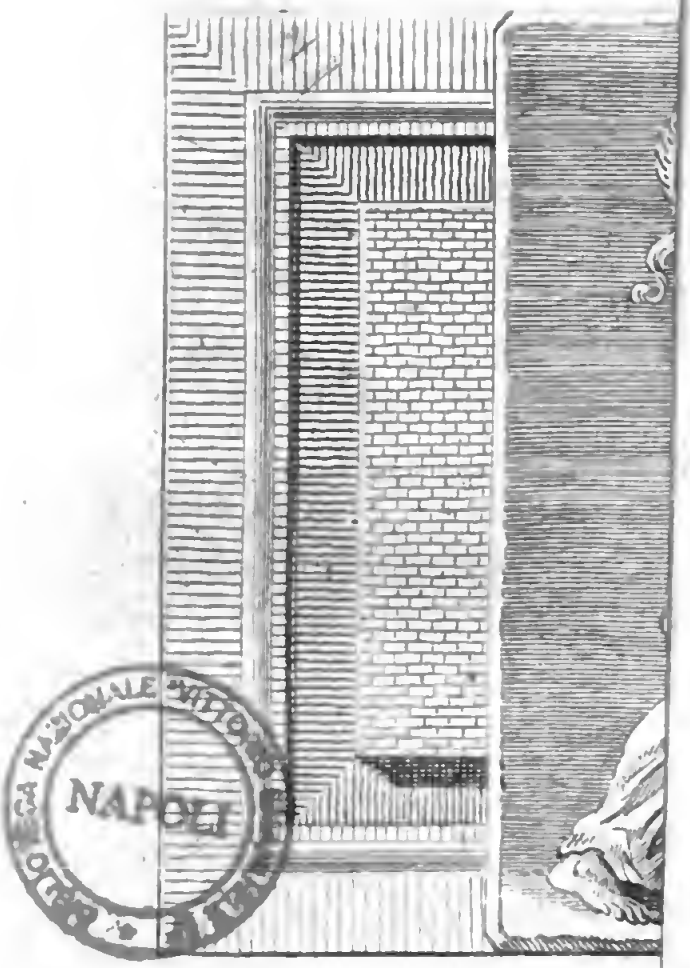
A peine ont-ils entendu cet ordre, qu'ils courent à l'appartement; se dérobant aux yeux du traître qui cherchoit de nouvelles armes dans les recoins de cette retraite, ils l'attendent à la porte, adossés en dehors aux deux solives. Mélanthe passoit rapidement le seuil, tenant d'une main un beau casque, et de l'autre le vaste et antique bouclier dont le héros Laërte se chargeoit aux jours de sa jeunesse, bouclier déposé depuis long-temps, noirci de rouille, et dont les courroies pendoient en lambeaux. Soudain les deux pasteurs se précipitant sur lui le saisissent, et, sourds à ses cris, l'entraînent par les cheveux dans l'appartement, le terrassent, et lui garrottant sur le

dos et les mains et les pieds, selon les ordres du héros, et entourant d'une forte chaîne le corps du traître, ils le tirent, le long d'une colonne, jusqu'au plafond. Eumée, tu lui adressas alors cette raillerie amere:

Mélanthe, aie maintenant l'œil ouvert durant toute la nuit, étendu aussi mollement qu'il te convient sur cette couche; la matinale Aurore ne s'élevera point à ton insu des flots de l'océan sur son trône d'or, pour t'avertir du moment où tu conduis avec tant de joie des chevres aux amants de la reine, destinées à leurs festins.

Le malheureux demeure suspendu, garrotté de terribles chaînes. Ils reprennent leurs armes, ferment la porte avec soin, et rejoignant le héros plein de force, de prudence et de ruses, ils fixent leurs pas à ses côtés, ne respirant qu'une ardeur guer-

Pl. 52.



ALLEGORIE D'UN ROI

ET DE MARS QUI EXPE

riere. Sur le seuil sont quatre combattants ; l'intérieur du palais leur oppose une cohorte nombreuse et redoutable. Mais la fille de Jupiter, Pallas, sous les traits de Mentor, vole au secours d'Ulysse qui ravi de l'appercevoir : Mentor, dit-il, seconde-moi, et souviens-toi d'un tendre ami qui t'a donné de fréquentes marques de son attachement. Nous sommes compagnons d'âge. Il dit ; cependant il soupçonne la présence de Pallas, l'ame des combats.

Le palais retentit des cris furieux de la troupe ennemie ; et le fils de Damastor, Agélaüs, tient à Minerve ce discours menaçant :

Garde-toi, Mentor, de céder aux paroles de l'artificieux Ulysse, et de t'armer contre nous pour sa défense ; ou sois certain, je te le déclare, qu'après avoir abattu à nos pieds le pere et le fils, nous t'immolerons sur leurs

cadavres; toi qui montres ici tant d'audace, tu la paieras de ta tête. Et quand vous serez sans force et sans vie, ton palais et tout ce que tu possèdes seront entraînés avec les biens d'Ulysse dans une même dévastation; tes fils ni tes filles ne respireront plus dans ton héritage, et ta femme prudente sera bannie des murs d'Ithaque.

A ces mots redouble le courroux qui brûle au cœur de Pallas; il éclate dans les reproches qu'elle adresse au héros:

Non, Ulysse, tu n'as plus rien de cette force ni de cette valeur invincibles que tu signalas lorsque, pour la cause d'Hélène, aussi illustre par ses aïeux que par sa beauté, tu soutins avec constance et sans relâche, autour d'Ilion, neuf années de combats, et fis mordre la poudre à tant de héros dans cette lice terrible. Par

ta prudence et par ta valeur tomba l'immense Troie. Eh quoi! aujourd'hui qu'arrivé enfin au sein de ton palais, tu défends tes biens et combats les ravisseurs de ton épouse, ton courage peut-il mollir, et pleures-tu ta défaite? Viens, ami, fixe tes pas à mes côtés; vois cette lutte; vois comment, en punissant une troupe ennemie et criminelle, le fils d'Alcime, Mentor, sait reconnoître les bienfaits.

Elle dit; mais avant qu'elle décide en faveur d'Ulysse la balance incertaine de la victoire, elle veut faire éclater la force et la valeur du héros et de son fils, et disparoît tout-à-coup, s'élançant, sous la forme d'une hirondelle, au faîte du palais. Cependant la cohorte ennemie est enflammée par Agélaüs, Eurynome, Amphimédon, Démoptoleme, l'adroit Polybe, et Pisandre fils du fa-

meux Polyctor, les plus illustres et les plus valeureux des chefs échappés au carnage, et qui disputoient leur vie ; les autres jonchoient la terre, abattus par le vol de fleches nombreuses.

Amis, s'écrie Agélaüs, bientôt s'anéantira la force de ce mortel longtemps invincible. Déja Mentor, après de vaines bravades, a disparu ; seul, un petit nombre est sur le pas de cette porte. Mais ne lancez pas à la fois tous vos javelots ; d'abord, qu'il n'en vole que six de nos mains, et puisse Jupiter nous donner la gloire de frapper Ulysse ! S'il tombe, nous avons triomphé.

A peine a-t-il dit, que six javelots, lancés avec fureur, volent de leurs mains : mais Pallas rend leur essor inutile ; l'un s'enfonce dans le poteau, l'autre se plonge dans la porte solide, ou le lourd fer d'une autre

lance fait retentir le mur. Ulysse et les siens ayant échappé à ces traits :

Amis, dit le héros, je vous ordonne à mon tour de lancer vos javelots dans la troupe de ces ravisseurs qui, après tant d'insultes, brûlent de nous exterminer.

Il dit, et, dirigées avec soin, leurs lances fendent l'air. Ulysse abat Démoptoleme, tandis que Télémaque terrasse Euriadès; Élate tombe sous le coup d'Eumée; Pisandre sous celui du pasteur des bœufs : ces chefs au même instant jonchés sur un long terrain mordent la poudre. Leurs compagnons reculent à pas précipités jusqu'au fond de la salle : Ulysse et les siens s'élancent, arrachent des cadavres leurs javelots.

Les rivaux, pleins de rage, font partir une seconde fois leurs fortes et longues lances, qui, détournées

encore par la volonté de Minerve, frappent le poteau, la porte, et le mur ébranlé de la lourde pointe de fer; le javelot d'Amphimédon sillonne légèrement la main de Télémaque; celui de Ctésippe rasant le bouclier d'Eumée, et lui effleurant l'épaule, poursuit son vol, et tombe à terre.

A leur tour le vaillant roi d'Ithaque et ses défenseurs lancent leurs javelots acérés dans la foule ennemie; soudain le vainqueur des remparts, Ulysse, étend Eurydamas parmi les morts; Télémaque triomphe d'Amphimédon; Polybe est abattu par le pasteur des verrats; Philete perce le sein de Ctésippe, le renverse, et se glorifie ainsi de sa victoire :

- Ô fils de Polytherse, toi qui avois toujours l'injure sur les levres, désormais, loin de t'abandonner à ta dé-

mence, laisse parler les dieux, si fort au-dessus de toi, et que ta langue soit muette. Voici pour le don hospitalier que tu fis naguere à un homme égal aux dieux, lorsque tu lanças le pied d'un bœuf à ce héros encore étranger et errant dans ce palais.

Ainsi dit le pasteur des troupeaux mugissants. Mais Ulysse, fondant sur ses ennemis et les attaquant de près, perce de sa longue lance le fils de Damastor, tandis qu'à côté de son pere Télémaque enfonce la sienne dans le flanc de Léocrite, qui tombe frappant la terre de son front. Alors Minerve, du haut de la salle, fait éclater l'égide meurtriere. L'ame des rivaux est saisie de trouble et de terreur; ils courent de toutes parts dans cette vaste enceinte, comme, dans l'ardeur de l'été, quand le soleil prolonge les jours, un troupeau entier de bœufs est mis en rage et fuit çà

et là par l'attaque ardente, opiniâtre, d'un taon furieux.

Tels que des vautours au bec retors et à la tranchante serre, sortis du sein des montagnes, s'élancent sur de timides oiseaux, qui, tremblants d'effroi, fuient du fond de la plaine jusqu'aux nuages; vain asyle! les vautours les poursuivent et leur apportent la mort; plus de secours, plus de fuite; ils ravissent leur proie aux yeux des villageois charmés de cette guerre: tels les deux héros et leurs compagnons se jettent dans la foule, immolent de toutes parts la troupe éperdue; les fronts se fendent sous le glaive; il s'éleve de la terre d'horribles hurlements; le sang ruisselle à grands flots dans toute la salle.

Léodès se précipite aux genoux d'Ulysse, et les embrassant: Je t'implore humblement, ô roi d'Ithaque,

dit-il d'une voix suppliante; veuille avoir pour moi quelque égard; que la pitié te parle en ma faveur. Interroge les femmes de ce palais; je ne me suis rendu coupable ni par mes actions ni par mes paroles; je m'efforçois au contraire à réprimer l'insolence des rivaux : mais, loin de m'écouter, ils s'abandonnoient au mal en aveugles; aussi viennent-ils de subir le funeste sort qu'ont mérité leurs attentats. On verra donc un augure, dont l'innocence est sans tache, couché parmi leurs cadavres! la sagesse n'aura plus de récompense!

Le courroux enflamme les regards du héros: Puisque tu déclares avoir exercé parmi ces chefs l'art des augures, tu as souvent, dans ce palais, demandé aux dieux que je n'eusse jamais la douce consolation d'y reporter mes pas, que ma femme

te suivît dans ta demeure et te donnât des fils. Non, ne te flatte point d'échapper à ce trépas amer. En même temps sa main terrible, saisissant un glaive qu'Agélaüs avoit abandonné lorsqu'il reçut la mort, frappe le cou du suppliant; sa tête murmure encore des sons articulés en tombant dans la poudre.

Mais le fils de Terpias, Phémius, qui avoit été contraint de chanter parmi les rivaux, échappe à la noire parque. Tenant sa lyre mélodieuse, il s'étoit retiré près de la secrete issue; là, flottant entre deux partis, il délibéroit s'il iroit dans la cour se réfugier à l'autel domestique consacré à Jupiter, et sur lequel Laërte, ainsi qu'Ulysse, avoit allumé tant d'offrandes, ou s'il se précipiteroit aux pieds du héros. Il se détermine enfin à jeter ses bras autour des genoux du fils de Laërte : déposant à terre sa lyre

sonore entre une urne et un siege brillant, il tombe soudain aux genoux d'Ulysse, et les embrassant, il lui fait cette priere :

Je t'en conjure, ô fils de Laërte, veuille t'attendrir, et avoir pour moi quelque respect. Tu te prépareras à toi-même des regrets si tu ravis le jour à celui qui par ses chants fait les délices des dieux et des mortels. Je n'eus de maître que moi; un dieu mit dans mon ame ces modulations si variées; tu jouiras, comme une divinité, de mes chants; ne respire donc point mon trépas. Télémaque, ton fils chéri, te dira que ce n'est pas de mon gré, ni par intérêt, que j'ai paru dans les festins des amants de la reine pour y former des accents mélodieux ; mais qu'entraîné par eux, je n'ai pu résister seul à leur nombre ni à leur autorité.

Il dit. Télémaque l'entend, et s'é-

crie en volant vers son pere : Arrête, ton fer ne doit pas toucher l'innocent. Sauvons aussi le héraut Médon qui, dans mon enfance, m'a donné les plus tendres soins. Ah! pourvu qu'il ne soit point tombé sous les coups de Philete ou d'Eumée, ou qu'il ne t'ait point rencontré lorsque la vengeance te précipitoit sur les pas éperdus de tes adversaires!

Médon entendit ces paroles. Tremblant sous un siege, et enveloppé de la dépouille récente d'une génisse, le héraut se déroboit au trépas. Il sort de cet asyle, jette cette dépouille, et se précipitant aux pieds de Télémaque, et les embrassant : Ô prince chéri, dit-il, me voici; épargne-moi, et engage ton pere à ne pas me confondre dans la punition que sa juste fureur a fait tomber sur ces chefs insensés, qui dévoroient ses biens, et n'avoient aucun respect pour ta personne.

Ulysse le regardant avec un sourire de bonté : Rassure-toi, dit-il; Télémaque est ton salut. Ton cœur touché saura, et tu pourras apprendre à tous, combien la sagesse l'emporte sur l'iniquité. Toi et ce chantre fameux, retirez-vous, loin du carnage, dans la cour, tandis qu'ici j'acheverai ce que m'imposent la justice et la vengeance. Ils sortent; se plaçant près de l'autel du puissant Jupiter, ils portent l'œil de tous côtés, frappés encore de l'aspect du meurtre et ne pouvant se persuader qu'ils n'en seront pas les victimes.

Maintenant Ulysse promenoit par-tout ses regards séveres, pour s'assurer qu'aucun des chefs ne s'étoit dérobé à la parque. Il voit leur foule entiere étendue dans le sang et dans la poudre. Tels des habitants de l'onde, pris par les pêcheurs dans un filet à mailles nombreuses, traî-

nés hors des flots blanchissants de la mer au bord du rivage et répandus sur le sable aride, languissoient après les vagues, quand le soleil, dardant sur eux ses feux, leur a fait exhaler à tous leur vie en un moment : tels les corps entassés de ces chefs jonchoient la terre.

Alors Ulysse donne cet ordre à son fils : Va, Télémaque, appelle ma nourrice Euryclée, et vous saurez les desseins qui roulent dans mon ame.

Télémaque, docile à la voix de son pere, ébranle la porte du gynécée; et s'adressant à la nourrice : Ô toi qui, chargée du faix des ans, veilles sur nos femmes, viens, mon pere veut te donner ses ordres; hâte la lenteur de tes pas.

Le vent n'emporte pas ces paroles. Elle ouvre la porte et sort; Télémaque est son guide; elle trouve

Ulysse entouré de cadavres, et tout souillé de sang et de poussiere. Tel, après avoir dévoré un énorme taureau dont il a triomphé, un lion s'avance fièrement hors de la forêt, la gueule et le poitrail tout ensanglantés ; on ne peut soutenir son aspect épouvantable : tel Ulysse a les mains et les pieds souillés du sang de ses ennemis.

A la vue de ces cadavres, de ce sang qui inonde la salle, et de cette grande victoire, des cris de triomphe sont près de partir des levres d'Euryclée ; mais Ulysse réprimant la vivacité de ce transport : Réjouis-toi au fond du cœur, dit-il, bonne vieille, et ne laisse pas éclater tes sentiments. Il est barbare de s'abandonner au triomphe sur les cadavres de nos ennemis. Ceux-ci doivent leur trépas à la justice des dieux : sans distinction du pervers ni du

sage, ils ne respecterent aucun des fils de la terre qui vint les implorer; aussi leurs iniquités les ont-elles conduits à la fin la plus terrible. Mais (je veux l'apprendre de ta bouche) fais-moi connoître les femmes de ce palais qui m'ont outragé, et celles qui ne sont point coupables.

Tu entendras, ô mon fils, l'exacte vérité, répond la fidele Euryclée. Parmi les cinquante femmes de ta maison, auxquelles nous avons enseigné l'art de manier la navette et l'aiguille, de préparer la laine, enfin de bannir par le travail la pensée de la servitude; parmi ces esclaves il en est douze qui, parvenues au comble de l'impudence et de l'iniquité, n'honorent ni moi ni même Pénélope. Télémaque depuis peu est adulte; sa mere ne lui a pas permis de prendre ici de l'autorité sur les femmes. Mais je cours à l'apparte-

ment de ton épouse pour lui apprendre la plus heureuse nouvelle. Un dieu l'a plongée dans le sommeil.

Ne la tire point encore du repos, reprit le prudent Ulysse : contente-toi d'appeller les femmes qui, dans mon absence, se sont couvertes d'opprobres.

La vieille Euryclée sort pour appeller ces femmes, et les anime à paroître. Cependant Ulysse rassemble Télémaque et les deux pasteurs. Ordonnez d'abord à ces esclaves perfides, leur dit-il, d'enlever ces cadavres, et qu'une eau pure et la molle éponge, passant sur les tables et les sieges, leur rendent l'éclat. Quand vous aurez purifié ma demeure, conduisez ces femmes coupables entre le donjon et la muraille de la cour; là, livrez-les au tranchant du glaive; qu'elles expirent, et que les nœuds illi-

cites qui les unirent en secret à ceux qui briguoient la main de mon épouse soient effacés de leur souvenir.

Il dit. Toutes ces femmes arrivent en troupe et d'un pas empressé; leurs levres poussent des cris lamentables, et leurs yeux versent des ruisseaux de larmes. Cependant, deux à deux et l'une en face de l'autre, elles emportent les cadavres glacés, elles les déposent au bout du portique; Ulysse même leur donne cet ordre, il en presse l'exécution; elles sont contraintes d'obéir sans murmure. Puis abreuvant d'eau limpide l'éponge altérée, elles la passent sur les tables et sur les sieges jusqu'à ce qu'ils aient repris leur éclat, tandis que Télémaque et les deux pasteurs, armés de rudes brosses, ratissent le terrain; ces femmes enlevent les souillures. Après que l'ordre et la propreté sont rétablis dans le palais, ils en font sortir ces

esclaves, et les conduisent entre le donjon et la muraille de la cour dans une étroite enceinte où la fuite est impossible. Télémaque prend la parole : Voici le moment d'expier, non par le fer, mais par une mort honteuse, les sacrileges forfaits que, pour notre déshonneur, vous commîtes depuis tant d'années contre ma mere et moi, et les impudiques nœuds qui vous unirent à nos persécuteurs.

Il dit; entourant une colonne du cable d'un navire azuré, il l'attache au donjon à une assez grande hauteur pour que ces scélérates, auxquelles un vil supplice est destiné, ne puissent pas toucher du pied la terre. Telles des grives ou des colombes, déployant leurs ailes, et volant à leurs retraites, s'élancent toutes à la fois dans un nid odieux, le rets dont on environna les buissons : telles, rangées sur une ligne, ayant

toutes autour du cou le nœud fatal; ces femmes perfides subissent une mort terrible et ignominieuse. Elles agitent un moment leurs pieds, et ne sont plus.

Le fils d'Ulysse et les pasteurs conduisent Mélanthe, à travers le palais et le portique, dans la même place. Armés du fer cruel, ils lui abattent le nez et les oreilles; ils le mutilent pour livrer sa chair aux animaux voraces, et lui coupent les mains et les pieds dans l'ardeur du courroux et de la vengeance. Après s'être plongés dans le bain, ils rejoignent le héros. La justice est accomplie.

Alors s'adressant à sa nourrice: Femme âgée, dit Ulysse, apporte-moi du soufre et du feu pour dégager l'air de ses poisons et purifier ce palais. Cours ensuite, et amene Pénélope et ses femmes; qu'animées par ta voix, toutes se rassemblent.

Cet ordre, ô mon fils, me remplit de joie, repartit Euryclée: mais permets qu'auparavant j'aille te chercher de riches vêtements; qu'on ne te voie plus dans ton palais sous ce vil extérieur, indigne de toi et de ta fortune.

Avant tout, dit Ulysse, allumons dans cette demeure l'encens qui en écartera les malédictions. Euryclée obéit, elle apporte le feu et le soufre. Le parfum, par les soins du héros, s'éleve et se répand dans la salle, le portique, la cour et tout le palais. Cette femme âgée court enfin appeller toutes les esclaves et les exciter à paroître. Tenant des flambeaux, elles viennent, se précipitent dans la salle, environnent Ulysse en foule, remercient le ciel de son retour; et lui prenant la main, elles la baisent avec respect, et font éclater les transports les plus vifs de leur zele

et de leur attachement. Ulysse est attendri ; des soupirs sortent de ses levres, et des larmes délicieuses coulent de ses yeux : il reconnoît toutes ces esclaves.

FIN DU CHANT VINGT-DEUXIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT VINGT-DEUXIEME.

La catastrophe décrite dans ce chant n'a pas été à l'abri de la critique. Les exploits d'Ulysse ont paru impossibles. Dire que Pallas vint au secours de ce chef ne seroit pas une apologie suffisante. Longin a trouvé de l'absurdité dans ce récit d'Homere. Scaliger a demandé pourquoi les prétendants, qui ont tous des épées, ne se jettent pas sur ce héros.

Pope a solidement répondu : Il faut observer qu'Ulysse défend un passage étroit ; il peut faire tête à un grand nombre d'ennemis. L'histoire nous rapporte des exemples semblables. Coclès seul défend un pont contre toute l'armée de Porsenna jusqu'à ce que les Romains l'aient rompu. Léonidas, avec une poignée de troupes, défend quelque temps le pas des Thermopyles contre une armée prodigieuse. Il faut se rappeller que la victoire, dans les combats des anciens, étoit décidée par la force

du corps ; les hommes les plus forts étoient les plus grands héros. Homere ne passe guere les bornes de la vérité historique quand il décrit Achille mettant en fuite des escadrons entiers des Troyens. Ainsi, dans l'Écriture, nous voyons Goliath défaire des armées. On pourroit ajouter à ces réflexions de Pope que les prétendants, énervés par les plaisirs, sont plus arrogants que braves, qu'Ulysse a profité de la consternation où son retour les a plongés pour abattre leurs principaux chefs, et que les motifs les plus forts animent sa valeur, tandis qu'au contraire la défiance et la crainte sont le partage ordinaire de l'injustice. Hercule, dans une tragédie d'Euripide, trouvant, à son retour dans sa patrie, des circonstances à-peu-près pareilles à celles où se trouve Ulysse, tient ce langage : « Je vais renverser la maison « de ce tyran ; sa tête, abattue par moi, « sera livrée aux animaux ; tous ceux dont « mes bienfaits ont fait des ingrats seront « punis ; les uns seront terrassés par cette « massue victorieuse, les autres dissipés « par ces fleches ailées ; je remplirai de ca-

« davres le fleuve entier d'Ismene ; les « eaux limpides de Dircé seront ensanglan- « tées. »

Rapin admire la conduite d'Homere dans ce chant. Ce poëte a voulu qu'Ulysse dût à lui seul, à sa prudence et à sa valeur, son rétablissement sur le trône. C'est pour cela qu'il écarte tous les moyens faciles, et l'expose aux plus grands dangers.

Homere décrit ce combat d'Ulysse avec beaucoup de feu ; on y reconnoît le chantre de la guerre. Le génie de ce poëte n'avoit pas baissé quand il chanta Ulysse : s'il prend, dans l'Odyssée, un ton moins élevé que dans l'Iliade, c'est que ce ton étoit propre à son dernier poëme : dès que son sujet le demande, quoiqu'il soit au quarante-sixieme des chants qu'il ait enfantés, il se retrouve assez d'haleine pour tirer de la trompette épique des sons mâles et guerriers.

(Page 95. S'élance sur le large seuil.)

Afin de n'être pas enveloppé, et pour empêcher qu'aucun des prétendants ne

pût sortir pour appeller du secours. Platon a été frappé de ce passage; car il l'a remarqué avec plusieurs autres dans son dialogue intitulé Jon, où Socrate dit: « Quand vous récitez emphatiquement ces « vers héroïques, et que vous ravissez vos « auditeurs en leur représentant ou Ulysse « qui saute sur le seuil de la porte, qui se « fait connoître aux prétendants, et qui « verse à ses pieds ses fleches; ou Achille « qui s'élance sur Hector, etc. »

(Page 98. Oui, il s'est commis envers toi des injustices.)

Le poëte a montré de l'adresse en mettant cet aveu dans la bouche même d'Eurymaque. Leur punition est juste.

(Page 104. Voler dans l'appartement.)

Il est impossible de se faire une juste idée des édifices de ces temps reculés. Les anciens avoient tracé un plan où ils avoient marqué le vestibule qu'occupoit Ulysse, la fausse porte que gardoit Eumée, l'escalier dérobé par où Mélanthe étoit monté à l'appartement des armes où l'on pouvoit

aller par deux différents endroits, la cour et tout le reste, et l'on voyoit encore ce plan dans les anciens manuscrits. Il faut croire qu'il n'y avoit pas de communication entre l'appartement des armes et la cour.

Eustathe donne une explication toute différente des divers passages qui représentent l'intérieur de la maison d'Ulysse; mais elle ne m'a point paru y répandre plus de clarté.

Il n'est pas besoin de croire que Mélanthe ait porté à la fois toutes ces armes; il fit apparemment deux ou trois voyages. Cependant Aristarque avoit marqué cet endroit comme suspect. Télémaque a dû prendre la place d'Eumée pour garder la fausse porte, quand celui-ci monte à l'appartement des armes : mais Homere ne le dit point.

(Page 106. Fermez-en la porte avec soin.)

J'ai suivi, avec Ernesti, le sens le plus naturel. Ulysse leur ordonne de fermer la porte, afin que personne ne vienne au se-

cours de Mélanthe pendant qu'ils le lieront.

(Page 111. Sous la forme d'une hirondelle.)

Comme ces peuples superstitieux prenoient pour la marque de la présence d'un dieu quelque oiseau qui paroissoit dans un moment critique, peu-à-peu ils s'étoient accoutumés à croire que les dieux qui les secouroient avoient pris la figure de cet oiseau; ou peut-être même que c'est la poésie qui a habillé ainsi cette premiere idée. Chaque dieu avoit un oiseau qui lui étoit consacré. Pallas prend ici la forme d'une hirondelle, parceque c'est un oiseau domestique; cette métamorphose étoit la plus convenable à cette occasion.

(Page 115. Voici pour le don hospitalier.)

On a dit depuis en Grece : « Voici le « présent pour le pied de bœuf »; c'étoit un proverbe qu'on appliquoit à ceux qui recevoient le salaire du mal qu'ils avoient fait. Homere a fourni sa langue de beau-

coup de proverbes; ce qui n'arrive qu'aux grands poëtes.

(Page 116. Tels que des vautours.)

Madame Dacier, avec quelques commentateurs, croit qu'Homere a voulu peindre ici la chasse que nous appellons DU VOL, c'est-à-dire la chasse avec des oiseaux de proie. Pope l'a expliqué de même. J'ai suivi le sens le plus naturel de ce passage. Ernesti observe que l'explication de madame Dacier est réfutée par ces mots : « Ces oiseaux qui viennent des monta- « gnes. »

Ces vers de Virgile font sentir toute la justesse de la comparaison précédente, tirée du taon.

Est lucos Silani circa, ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est; œstron Graii vertere vocantes:
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta: furit mugitibus æther
Concussus, sylvæque, et sicci ripa Tanagri.
GEORG. LIB. III.

(Page 121. Ils portent l'œil de tous côtés.)

Le tableau du carnage affreux qu'ils viennent de voir ne sauroit s'effacer si promptement de leur esprit. Cela est dans la nature.

L'autel de Jupiter HERCÉE étoit dans la cour du palais, ainsi nommé de ἕρκος, le mur de la cour. Cet autel étoit élevé en plein air; on y sacrifioit à Jupiter le gardien, et, dans le palais, à Jupiter défenseur du foyer, ἑστιοῦχος. Jupiter eut, sous le même nom, le même culte chez les Romains.

Cui nihil Hercæi profuit ara Jovis.

OVIDE.

On sait que chez les Juifs on fuyoit aussi à l'autel comme dans un lieu de refuge.

(Page 123. Tel..... un lion.)

Les comparaisons sont aussi rares dans l'Odyssée qu'elles sont abondantes dans l'Iliade. Le sujet de l'Iliade est grand, et fournit des actions héroïques qui élevent l'imagination et qui demandent d'être ren-

dues sensibles par la grandeur des idées et des images : l'Odyssée offre un sujet moral qui doit être expliqué plus simplement. La grandeur des choses ou leur singularité attire les comparaisons ; ce chant XXII, qui est d'un ton plus élevé que les autres, et plus approchant du ton de l'Iliade, a seul plus de comparaisons que plusieurs d'entre eux ensemble.

(Ibidem. Il est barbare de s'abandonner au triomphe sur les cadavres.)

Cette maxime qu'Homere met dans la bouche d'Ulysse peut marquer que lorsque ce poëte a rapporté dans l'Iliade les discours quelquefois remplis d'orgueil et d'insolence que les chefs adressoient à ceux qu'ils avoient tués, il n'approuvoit pas ces discours, et qu'il peignoit les mœurs de son siecle. La même maxime indique aussi que tous ces chefs n'étoient pas animés de la même férocité.

(Page 125. Entre le donjon et la muraille de la cour.)

Le THOLUS, selon Didyme, étoit un

petit bâtiment rond qui étoit dans la basse cour, dont le toit finissoit en pointe, et où l'on serroit tous les ustensiles du ménage.

(Ibidem. Livrez-les au tranchant du glaive.)

Aujourd'hui nous trouverions affreux qu'un prince donnât à son fils le soin d'une si terrible exécution ; mais telles étoient les mœurs barbares de ces temps-là. Les princes étoient les maîtres de faire punir les coupables par ceux qu'ils vouloient choisir, et ils ne trouvoient pas que cela fût indigne de leurs fils mêmes. Nous en voyons des exemples dans l'Écriture. Quand Gédéon eut fait prisonniers deux rois des Madianites, il ordonna à Jéther, son fils aîné, de tirer son épée, et de les tuer en sa présence. Jéther, qui étoit très jeune, eut peur, et Gédéon les tua lui-même. Madame Dacier dit que ces exemples sont très respectables.

Virgile nous apprend que Déiphobe fut à-peu-près traité par ses ennemis comme Mélanthe :

Laniatum corpore toto
Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
Ora, manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares.
ÆNEID. LIB. VI.

Homere, ainsi que Virgile, condamne ces mœurs barbares : celui-ci dit CRUDELITER ; le premier donne au fer l'épithete de CRUEL.

(Page 127. Telles des grives.)

Madame Dacier a beaucoup abrégé et adouci ce passage : je l'ai rendu avec fidélité. Le lecteur doit se souvenir que c'est un poëte ancien.

(Page 128. Apporte-moi du soufre et du feu.)

De toute ancienneté le soufre a été employé aux expiations : nous en avons une preuve dans le livre de Job, où Baldad, parmi les malédictions qui doivent tomber sur les impies, met celle-ci : « On « habitera leur maison, et l'on y répan- « dra du soufre ». Pline parle de l'usage

qu'on faisoit du soufre dans les purifications. D'ailleurs on croyoit qu'une maison étoit souillée par un mort.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XXII.

CHANT XXIII.

La vieille, avec une joie triomphante, monte à l'appartement de sa maîtresse pour lui annoncer que ce palais possede l'époux, objet d'un tendre amour; ses genoux ne sont plus tremblants, elle marche par bonds. Elle s'écrie, penchée sur la tête de la reine: Réveille-toi, Pénélope, ma fille, pour voir de tes yeux ce qui si long-temps fut chaque jour l'objet de tes desirs. Ulysse est arrivé; oui, il est enfin dans sa demeure, et il a exterminé tous ces chefs superbes qui désoloient sa maison, ravageoient ses biens, et tramoient la mort de son fils.

Bonne nourrice, répond la prudente Pénélope, les dieux t'ont jetée dans le délire; hélas! ils ont le pouvoir de convertir la plus haute sa-

gesse en folie, et la folie en sagesse; ils ont frappé ta raison, jusqu'à ce jour si droite et si éclairée. Pourquoi te jouer de moi par ces discours mensongers, comme si je n'étois pas assez abymée dans la douleur? et pourquoi me tirer de ce sommeil dont les douces ombres enveloppoient ma paupiere et captivoient mes sens? Je n'en ai point goûté de si délicieux depuis qu'Ulysse est parti pour cette Troie, nom funeste. Descends, retourne à tes travaux. Si quelque autre de mes femmes m'eût arrachée au sommeil pour me tenir de semblables discours, je l'eusse aussitôt renvoyée en l'accablant de tout le poids de ma colere; rends grace à ta vieillesse de mon indulgence.

Je suis bien éloignée de te jouer, ô ma fille, répond la fidele Euryclée. Ulysse, Ulysse lui-même est arrivé; ce palais le possede, ainsi que

je te l'annonce; cet étranger que tous ici combloient de tant d'ignominie, c'est Ulysse. Télémaque, depuis plusieurs jours, savoit le retour de ce chef; mais il cachoit prudemment les secrets de son pere, afin de punir avec éclat les violences des plus insolents des hommes.

A ces mots la reine est transportée de joie; elle s'élance de sa couche, embrasse la vieille; des pleurs baignent son visage, et ces mots volent de ses levres: Ne m'en impose pas; devons-nous bien croire, ma mere, ainsi que tu le racontes, qu'il soit dans ce palais? Comment lui seul a-t-il pu triompher de cette foule inhumaine qui toujours obsédoit cet asyle?

Je n'en ai pas été le témoin, et je l'ignore, lui répond la nourrice; j'ai seulement entendu les gémissements et les cris de ceux qu'on immoloit.

Assises au fond de notre appartement, les portes étroitement fermées, nous étions remplies de terreur, jusqu'à ce qu'enfin mon oreille a été frappée de la voix de ton fils Télémaque, qui m'appelloit par l'ordre de son pere. J'ai trouvé Ulysse debout au milieu des cadavres; entassés autour de lui, ils couvroient le terrain de la salle. Oui, la joie eût dissipé la sombre tristesse de ton ame, si tu l'eusses vu ensanglanté, comme un lion, du carnage de ses ennemis. Maintenant leurs corps sont amoncelés aux portes de la cour; allumant une grande flamme, il purifie sa superbe demeure, et m'envoie pour t'amener à ses yeux. Suis-moi; après avoir souffert l'un et l'autre tant d'infortunes, livrez vos cœurs à la joie. Le desir qui t'a si long-temps consumée est enfin exaucé: il est vivant dans ses foyers, il

vous a retrouvés toi et ton fils, et il s'est vengé de tous ses ennemis dans le palais qu'ils avoient déshonoré.

Ma chere Euryclée, dit Pénélope, modere l'excès de ta joie. Hélas! tu sais avec quels transports nous le verrions tous reparoître, et sur-tout moi et son fils; mais je ne puis me persuader de la vérité de ton récit. Quelqu'un des immortels, indigné de tant de forfaits, et touché de nos gémissements, aura immolé ces chefs téméraires. Quiconque implorât leur compassion, ils ne respectoient aucun des fils de la terre, sans distinction du juste ni du pervers; voilà ce qui a fait tomber sur eux ce châtiment terrible. Quant à Ulysse, l'espoir même de son retour s'est évanoui; l'infortuné! sans doute il n'est plus.

Ô ma fille, reprend la nourrice

Euryclée, quel mot est échappé de tes levres! Quoi! ton époux est au sein de ses foyers, et tu dis qu'on ne l'y verra jamais reparoître! ton cœur sera-t-il donc toujours fermé à la persuasion? Mais je puis dissiper ta méfiance par un signe certain; c'est la cicatrice, cette empreinte ancienne de la blessure que lui fit la défense éclatante et terrible d'un sanglier; je l'ai reconnue en baignant ses pieds, et j'allois te l'apprendre lorsqu'il porta sa main sur ma bouche et me retint avec prudence. Suis-moi; pour gage, je te livre ma personne; si je t'en impose, ravis-moi le jour dans les plus cruels supplices.

Ma mere, dit Pénélope, n'espere pas, malgré ton expérience et ta sagesse, approfondir les décrets des dieux immortels. Cependant allons trouver mon fils, et voir les rivaux immolés et notre libérateur.

En disant ces mots elle sort, descend les degrés. Le cœur lui bat avec force; irrésolue, tantôt elle veut interroger à l'écart celui qui paroît être son époux, tantôt se précipiter entre ses bras. Elle arrive, passe le seuil, s'assied devant la flamme du foyer en face d'Ulysse, qui, adossé à une haute colonne, placé sur son siege, et l'œil baissé, attendoit que sa vertueuse épouse le reconnût et lui adressât la parole. Elle garde un long silence; son cœur est insensible d'étonnement; ses immobiles regards sont fixés sur Ulysse; tour-à-tour elle est prête à le nommer son époux, et le méconnoît sous ces honteux vêtements. Télémaque surpris lui fait ces reproches: O ma mere, si tu n'as pas abjuré ce nom, par quelle cruelle insensibilité es-tu assise devant mon pere sans l'interroger, sans lui adresser la parole?

Quelle autre femme montreroit une froideur si glacée à un époux qui, après vingt années d'infortunes, reviendroit dans sa patrie? Un rocher est moins dur que ton cœur.

Mon fils, repartit Pénélope, dans ce sein ce cœur est pétrifié d'étonnement; je ne puis interroger ce mortel, je ne puis lui adresser une parole ni fixer long-temps sur lui mes regards. Mon Ulysse est-il enfin devant moi? est-il vrai que son palais le possede? Tous nos doutes seront bientôt dissipés; il est des signes tirés de l'intérieur de notre retraite, où nul ne pénetre, et dont nous avons seuls la connoissance.

Le sourire de la satisfaction éclate dans les traits du héros; il se tourne vers son fils, et ces paroles volent de ses levres : O Télémaque, souffre que ta mere ne se rende qu'à l'évidence; le doute sera bientôt banni

de son ame. Ces traits défigurés, ces lambeaux, partage du malheur et de l'indigence, lui inspirent de l'éloignement, et lui font méconnoître son époux. Nous cependant délibérons sur le parti qu'il faut prendre. Celui qui n'a ravi le jour qu'à un seul citoyen né dans l'obscurité, et auquel ne survivent qu'un petit nombre de vengeurs, fuit, abandonne ses parents, sa patrie. Nous, nous avons abattu le rempart de ces contrées, la plus illustre jeunesse de l'isle d'Ithaque. Parle, que nous impose ici la prudence?

Mon pere, répond le sage Télémaque, c'est à toi de prononcer, toi dont la sagesse est si éminente qu'aucun mortel n'oseroit t'en disputer la palme. Nous suivrons tous avec alégresse un tel guide, et j'ose assurer que mon courage, si ma force le seconde, ne sera pas languissant.

Je dirai donc, reprit Ulysse, ce que la prudence nous ordonne. Après avoir pris un bain, couvrez-vous de beaux vêtements, vous et les femmes de cette maison, et que le chantre divin, ébranlant les cordes de sa lyre sonore, vous précede et vous anime à former avec joie des pas cadencés, afin que ces accords et ces pas, entendus des passants et des voisins, leur fassent dire : C'est la fête nuptiale. Ainsi l'agile renommée ne répandra pas la nouvelle du carnage des rivaux, que nous ne soyons arrivés dans nos champs ombragés. Là, nous attendrons que Jupiter nous inspire et nous seconde.

Il parle, et l'on exécute ses ordres. Ils entrent dans le bain; de beaux vêtements les couvrent; les femmes paroissent avec les ornements de la parure. Le chantre divin, saisissant sa lyre sonore, excite en eux le desir

de se livrer au doux charme de l'harmonie et d'une noble danse. Les pas et les sauts cadencés des hommes et des femmes, abandonnés aux transports de la joie, ébranlent et font retentir la vaste enceinte du palais.

On n'en peut douter, s'écrient ceux qui, hors de cette demeure, entendoient le bruit de cette fête; l'un des chefs vient enfin d'obtenir la main si briguée de la reine. Épouse indigne! elle n'a pu, jusqu'au retour de l'infortuné, veiller sur la maison et les biens de l'époux auquel elle fut unie en son printemps. C'est ainsi qu'ils parloient, bien éloignés de savoir ce qui venoit d'arriver dans ce palais.

Cependant le magnanime Ulysse, par les soins de la vieille Eurynome, jouit du bain dans sa demeure; elle l'arrose d'huile, et le décore de superbes vêtements. Une beauté di-

vine, par la volonté de Minerve, se répand sur les traits du héros. Il rentre, on l'eût pris pour l'un des immortels; il va reprendre sa place sur son siege en face de son épouse, et après quelques moments de silence il lui dit:

Princesse, les dieux, habitants de l'Olympe, t'ont donné, plus qu'à aucune autre de ton sexe, un cœur fier et insensible. Non, il n'est point de femme qui s'obstinât à témoigner autant de froideur à son époux revenu, après vingt années d'absence et à travers de si nombreuses disgraces, dans sa terre natale. Ma nourrice, j'ai besoin de repos, prépare ma couche; je me rendrai dans ma retraite. Le fer est moins dur que le cœur de cette épouse.

Noble personnage, repartit Pénélope, une sage réserve est mon caractere; je ne suis point ani-

mée de fierté ni de mépris, mais aussi je ne me laisse point éblouir. Les traits d'Ulysse sont bien gravés dans ma mémoire, tel que je le vis lorsque son navire aux longues rames quitta les bords d'Ithaque. Mais, Euryclée, obéis à ses ordres; secondée par d'autres femmes, prépare sa couche placée hors de l'appartement qu'il se bâtit lui-même, et prends soin d'y étendre des peaux, des tapis et de riches couvertures. Elle dit, voulant connoître à ce dernier signe s'il étoit son époux.

Mais Ulysse, saisi d'indignation contre sa vertueuse épouse: O Pénélope, s'écria-t-il, de quelles paroles viens-tu de me blesser! Qui donc a déplacé ma couche? est-ce la main d'un dieu? un mortel ne pourroit même l'ébranler sans de grands efforts, fût-il dans la vigueur des ans et le plus adroit de sa race. Cette couche,

faite avec art (et ce signe doit achever de bannir ta défiance), est mon ouvrage sans que personne m'ait secondé.

Dans l'enceinte de ma cour, un olivier fleurissant étendoit un vaste feuillage; le tronc étoit aussi droit qu'une colonne. Il fut le centre autour duquel je bâtis, avec des pierres étroitement unies, ma chambre nuptiale; l'ayant couverte d'un beau toit, et fermée de portes solides, inébranlables, j'abats la tête chevelue de l'olivier; et polissant, avec le fer, ce tronc depuis ses racines et dans son contour, je l'aligne au cordeau, et le travaille avec art; il est le soutien de ma couche; la tariere le perçant de toutes parts, je n'abandonne point cet ouvrage qu'il ne sorte accompli de mes mains; l'or, l'argent et l'ivoire y confondent par-tout leur éclat varié, et je borde la couche

entiere de peaux de brillante pourpre.

Ce détail doit me faire connoître; mais j'ignore, ô femme, si cette couche repose encore sur son ancien fondement : quel homme a été assez téméraire pour la transporter à une autre place, et abattre le tronc antique et vénérable de cet olivier?

Ces mots bannissent tous ses soupçons, et lui dévoilent Ulysse son époux; son cœur palpite avec violence, ses genoux se dérobent sous elle; elle est prête à s'évanouir. Bientôt coule de ses yeux un torrent de larmes; elle court à celui qu'elle a méconnu; les bras ouverts, elle s'élance au cou d'Ulysse; et lui prodiguant les marques d'un tendre amour : Ne sois point irrité, cher époux, dit-elle, toi qui, en toute occasion, te montras le plus pru-

dent des mortels. Les dieux nous ont condamnés à l'infortune ; et nous ont envié le bonheur de couler dans une douce union les jours de notre jeunesse et d'arriver au terme de la vie sans que le sort nous séparât. Ne t'irrite point; pardonne si, dès ton abord, mon cœur ne s'est pas épanché, si, comme en ce moment, je ne t'ai pas serré dans mes bras. J'ai toujours tremblé qu'un étranger ne trompât ma confiance; combien d'hommes ne respirent que la fraude! Jamais la fille de Jupiter, Hélene, n'eût reçu un étranger dans sa couche, si elle avoit prévu qu'un jour elle seroit ramenée par les fils belliqueux de la Grece dans sa patrie. Un génie malfaisant lui inspira l'audace d'exécuter une action odieuse, et son ame ne connut le poison qui la corrompoit que lorsqu'elle en sentit le ravage, poison qui a été la

premiere source de nos propres infortunes. Mais tu m'as donné un signe non trompeur de ta venue; tu m'as décrit notre couche, que ne vit aucun mortel, excepté nous deux, et une seule esclave, la fidele Actoris, que mon pere me donna pour m'accompagner à Ithaque et qui veille aux portes de notre chambre nuptiale; tu triomphes enfin de l'obstination qui rendoit mon ame dure et insensible.

Ces paroles redoublent l'attendrissement d'Ulysse. Il pleure, tenant contre son cœur son épouse chérie et fidele. Ainsi que l'aspect de la terre comble les souhaits de ceux dont les bras fendirent l'océan, après que Neptune fracassa leur solide vaisseau battu des bruyants aquilons et des vagues enflées, et qu'un petit nombre, échappé au noir abyme, nage, et, tout souillé de l'écume

durcie de l'onde salée, atteint enfin la rive, heureux d'avoir fui le trépas : ainsi Pénélope fixoit ses regards charmés sur son époux, et ne pouvoit dégager la tête du héros de ses bras d'albâtre. Et l'Aurore, en colorant le ciel de ses roses, les eût encore vus livrés à ces épanchements mêlés d'un souvenir amer, si Minerve, arrêtant la Nuit près de la fin de sa course, n'eût retenu le Soleil dans les flots de la mer, et retardé le moment où, montant sur son trône d'or et attelant les impétueux et brillants coursiers, Lampe et Phaéton, qui traînent son char, il apporte la lumiere aux mortels.

Ulysse rompt enfin le silence : O mon épouse, dit-il, nous ne sommes point arrivés au terme de nos longues disgraces; le sort veut que la carriere en soit immense; l'avenir me réserve encore de tristes et

pénibles travaux que je dois accomplir. Ainsi me le prédit l'ombre de Tirésias, le jour où le desir de procurer un heureux retour à mes compagnons et à moi-même me fit descendre dans la demeure des enfers. Mais oublions ces maux ; rendons-nous à notre couche ; viens ; que des moments plus doux et un sommeil paisible succedent enfin à nos infortunes.

Je te suivrai, dit Pénélope, quand tu le desireras, puisque les dieux t'ont ramené dans ta patrie et dans ton palais. Toutefois ne puis-je connoître (ils ont réveillé dans ton esprit ce triste souvenir) les revers que tu dois combattre encore? je pense que ces revers ne me seront pas toujours cachés; j'ai le courage de les vouloir apprendre dès ce moment.

Infortunée ! lui répond-il, pourquoi m'obliger à te révéler cet ora-

cle? Tu le veux; je vais te satisfaire; tu partageras le chagrin qui trouble ma joie. L'aviron en main, je dois parcourir encore la terre jusqu'à ce que j'arrive chez un peuple auquel la mer soit inconnue, qui n'assaisonne point de sel ses aliments, et qui n'ait jamais vu ni proue colorée, ni rames, ces ailes des vaisseaux. Voici le signe qui seul bornera ma longue course. Il faut qu'un passant dise, à l'aspect du large aviron qui chargera mon épaule : C'est le van de Cérès. Alors j'enfonce l'aviron dans le sein de la terre, j'immole à Neptune un belier, un taureau, un verrat, et, retourné dans ma demeure, je fais ruisseler le sang des hécatombes en faveur de tous les immortels, selon les rangs dont ils sont honorés dans l'Olympe. Le dieu des mers n'étant plus irrité contre moi, j'ex-

halerai doucement le souffle de la vie, loin des tempêtes, après qu'une heureuse vieillesse m'aura par degrés conduit aux bords du tombeau; et en mourant je verrai autour de moi mes peuples jouir de la félicité. Voilà ce que je dois attendre de l'avenir.

Puisque les dieux, dit la sage Pénélope, t'ont promis une vieillesse qui doit te faire oublier tes infortunes, consolons-nous dans l'espoir qu'elle sera enfin pour toi un port assuré.

Cependant, à la lumiere éclatante des flambeaux, Eurynome et Euryclée formoient des tapis les plus doux la couche d'Ulysse. Dès qu'elles ont rempli ces soins, la nourrice âgée va chercher le repos, tandis qu'Eurynome, tenant un flambeau, précede les deux époux qui se rendent à leur chambre nuptiale;

et lorsqu'ils y sont arrivés, elle se retire. Ulysse conduit son épouse vers la couche ancienne et révérée.

Télémaque et les deux pasteurs font cesser les danses; par leurs ordres, la terre n'est plus frappée du pied agile; les femmes se rendent à leurs retraites; le sommeil regne dans le sombre palais.

Les deux époux, après les premiers transports de leur tendresse, se livrent aux charmes d'un entretien paisible. La plus vertueuse des femmes raconte tout ce que lui fit souffrir le spectacle continuel de cette multitude effrénée qui, sous le prétexte de rechercher sa main, répandoit par-tout l'insulte et le ravage, immoloit ses génisses, dévastoit ses bergeries, et consumoit jusqu'à la lie les vins les plus précieux. Le magnanime Ulysse, à son tour,

raconte tous les maux qu'il fit aux nations ennemies, et combien il eut lui-même à lutter contre l'infortune; il n'omet aucun détail intéressant. La reine se plaisoit à l'écouter; et le sommeil, tant que dure ce récit, n'inclinoit point sa paupiere.

Il remonte au temps où il vainquit les Ciconiens : il dit comment il aborda aux terres fertiles des Lotophages, tous les revers qu'il essuya chez le Cyclope, et la vengeance qu'il tira de ce monstre inaccessible à la pitié, et qui engloutit ses braves compagnons; son arrivée chez Éole, qui le reçut avec bonté et favorisa son retour; les destins ne voulant pas encore qu'il revît sa patrie; la tempête, sourde à ses gémissements, et emportant une seconde fois sa flotte, loin de sa route, sur l'espace immense des mers; il raconte son débarquement chez le roi

des Lestrigons, qui perdirent sa flotte et tous ses guerriers à l'exception d'un seul navire, sur lequel il eut le bonheur d'échapper au trépas; les ruses dangereuses de l'enchanteresse Circé; comment, pour consulter l'ombre thébaine de Tirésias, il pénétra, avec un navire, jusques dans la ténébreuse demeure de Pluton, où il revit tous les amis que le sort lui avoit enlevés, et celle qui le mit au jour et cultiva son enfance. Il dit les chants mélodieux des Sirenes, les rochers errants, l'horrible Charybde, et cette Scylla à laquelle n'échappa encore aucun des nautonniers qu'un destin malheureux conduisit à son antre; le sang des troupeaux sacrés du Soleil répandu par la main de ses compagnons; son rapide vaisseau fracassé par la foudre du dieu qui ébranle

l'Olympe; la perte soudaine de tous ses compagnons chéris; quel sort le déroba seul à la parque; son arrivée dans l'isle d'Ogygie, chez la nymphe Calypso, qui, desirant se l'attacher par les nœuds de l'hyménée, le retint si long-temps dans sa grotte, lui consacra ses soins, et lui promit l'immortalité, offre qui ne put ébranler un moment la constance d'un époux fidele; enfin comment, après les plus grands périls, il atteignit la terre des Phéaciens, qui l'honorerent comme un dieu, et qui, en lui prodiguant l'or, l'airain, et de riches vêtements, le ramenerent, sur un de leurs vaisseaux, jusques dans sa patrie. Cette derniere parole sortoit de ses levres, lorsque le doux sommeil, baume des soucis, s'empare de lui et coule dans ses membres.

Dès que le héros a goûté les charmes de l'amour et du sommeil, Minerve, loin de retenir plus long-temps l'Aurore, l'excite à s'élever sur son char et à porter la lumiere aux humains. Ulysse, supérieur à la mollesse, quitte au même instant sa couche; et s'adressant à son épouse : O Pénélope, dit-il, nous avons bu jusqu'à la lie la coupe de l'infortune, toi qui achetois par tant de larmes mon retour, et moi que Jupiter et tous les dieux, malgré mes vœux et mes efforts, enchaînoient, comme pour jamais, loin de ma patrie. Puisqu'enfin le ciel nous a ramenés dans les bras l'un de l'autre, veille aux débris de nos biens dans ce palais : quant aux troupeaux dont les plus iniques des hommes m'ont dépouillé, mes conquêtes, et les dons de mes peuples, me dédommageront de ces

pertes ; toutes mes étables seront bientôt remplies. Cependant je vais trouver dans son jardin ombragé mon respectable pere, miné par les regrets qu'il donne à son fils. Écoute cet avis, que ta prudence même te suggérera. Dès l'apparition du jour, la Renommée répandra le bruit de la mort des chefs tombés sous mes coups. Renferme-toi avec tes femmes dans ton appartement au haut de ce palais, et, quel que soit le concours du peuple, garde-toi de paroître.

Il dit ; se couvrant de son armure terrible, il tire du sommeil Télémaque et les deux pasteurs, et leur ordonne de revêtir à leur tour l'appareil de Mars. Ils obéissent, l'airain les environne ; les portes s'ouvrent; ils sortent, ayant Ulysse à leur tête. Déja le soleil éclairoit

la terre : mais Pallas, les entourant d'un sombre nuage, précipite leurs pas hors des murs d'Ithaque.

FIN DU CHANT VINGT-TROISIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT VINGT-TROISIEME.

On a critiqué la reconnoissance d'Ulysse et de Pénélope. Ulysse, a-t-on dit, laisse trop long-temps sa femme dans l'incertitude; et la circonspection de Pénélope est excessive.

Le poëte grec, dit au contraire Pope, a montré beaucoup de jugement dans la peinture de cette reconnoissance. Pénélope a cru qu'Ulysse étoit mort; vingt ans d'absence et son déguisement ont pu le rendre méconnoissable à sa femme. Devoit-elle croire, sans une pleine conviction, qu'il étoit son mari? Et comment pouvoit-elle s'en convaincre, à moins d'un grand nombre de questions? Si Ulysse avoit reparu après une plus courte absence, la tendresse de Pénélope n'auroit pu éclater trop tôt. Mais sa situation est différente; pour peu qu'il lui reste d'incertitude, elle ne peut montrer sa tendresse: telle est sa sagesse, qu'elle prend

toutes les précautions nécessaires pour n'être point surprise par un imposteur. Aristote nous apprend qu'il y avoit un drame intitulé LE FAUX ULYSSE; le sujet de ce drame étoit un étranger qui vouloit surprendre Pénélope, et qui, pour lui persuader qu'il étoit son époux, faisoit mention d'un arc dont il se servoit avant d'aller au siege de Troie. Ceci fait soupçonner que Pénélope avoit été en danger d'être surprise par des imposteurs, et justifie toutes les précautions que la prudence lui suggere.

(Page 147. Modere l'excès de ta joie.)

Homere conduit cette reconnoissance par degrés et avec beaucoup d'art. Il tourne l'incrédulité de cette princesse en éloge pour ce héros; et quel éloge! ce qu'il vient de faire n'est pas l'exploit d'un homme, mais d'un dieu. Euryclée enfin ne répond rien à Pénélope; la femme d'Ulysse qui n'a point vu, paroît faire douter celle qui a vu.

(Page 149. Elle sort, descend les degrés.)

Euryclée, qui étoit sûre de l'arrivée d'Ulysse, les avoit franchis avec rapidité. Pénélope, qui doute encore, se presse moins.

(Ibidem. Adossé à une haute colonne, placé sur son siege.)

Des sieges placés près d'une colonne étoient des sieges d'honneur. Il est dit au livre II des Rois : « Regarde le roi, qui, « selon la coutume, se tient près du pi- « lier ». Ainsi Ulysse reçut Pénélope en roi; il prit la place qui lui étoit due. Nous avons vu que le chantre Démodoque étoit placé près d'une colonne : on a cru que c'étoit pour y suspendre sa lyre, et parcequ'il étoit aveugle; mais il y a toute apparence que c'étoit pour l'honorer.

(Page 150. Ô Télémaque, souffre que ta mere ne se rende qu'à l'évidence.)

Télémaque est convaincu du retour d'Ulysse; il est emporté par son zele dans les reproches qu'il fait à sa mere; c'est pour

cela qu'il y met de la dureté. Ulysse n'est pas fâché de toutes les difficultés que Pénélope fait de le reconnoître; car ce sont autant de marques de sa vertu. Il ne paroît s'en irriter que lorsque l'incrédulité de Pénélope semble aller jusqu'à l'obstination.

Ulysse ne fait pas éclater sa tendresse jusqu'à ce que sa femme l'ait reconnu. Il baisse les yeux. Selon Eustathe, c'étoit pour que Pénélope ne le reconnût pas d'abord. Ce badinage convient peu aux circonstances. Le poëte peint ici Ulysse dans son attitude ordinaire, comme il a fait dans l'Iliade : « Livré à ses pensées, « il attachoit les yeux à terre ». Ovide le représente de même.

Pénélope doit être dans une grande surprise et dans un grand trouble; cet état lui ôte la parole; elle examine d'un œil attentif, elle flotte entre la crainte et l'espérance. Elle a le plus de peine à croire le retour d'Ulysse; cela étoit convenable à sa prudence et à sa pudeur : elle étoit la plus intéressée à ce retour, et avoit fait le plus de perquisitions à ce sujet; trompée

si souvent, elle ne pouvoit se tenir assez en garde contre l'erreur.

La modestie ne permet pas à Pénélope de s'adresser la premiere à celui qu'elle ne reconnoît pas encore pour son mari; elle répond à son fils.

Ulysse, pour éprouver la sagesse de Télémaque, lui demande son avis : mais Télémaque est assez modeste pour attendre la décision de son pere.

(Page 152. Et que le chantre divin, ébranlant les cordes de sa lyre sonore.)

Comme tous les prétendants avoient accoutumé de se retirer le soir du palais, il étoit à craindre que cette nuit on n'entrât en quelques soupçons sur ce qu'on ne les verroit pas revenir : voilà pourquoi Ulysse a recours à ce bruit de danse et de musique, afin que l'on crût que les noces retenoient ces princes.

On demande pourquoi les habitants d'Ithaque n'ont pas entendu le tumulte du combat. Il faisoit encore jour lorsqu'il s'étoit livré. Le bruit de la ville pouvoit intercepter les cris des combattants ; des

sons moins éclatants pouvoient se faire entendre durant le silence de la nuit. Les prétendants ne rentrant pas dans leurs demeures, des soupçons devoient engager les citoyens à s'approcher du palais. J'ajoute à ces observations de Pope, que tout le peuple ayant été rassemblé, durant le jour, dans un bois pour célébrer la fête d'Apollon, il a pu ignorer ce qui se passoit dans le palais d'Ulysse. Ceci m'engage encore à faire remarquer l'art avec lequel Homere a choisi ce jour pour la vengeance de son héros.

Ulysse trouvera quelque renfort en se retirant à la campagne; d'ailleurs cet éloignement donnera le temps à quelqu'un d'appaiser le peuple, ou d'en retenir une partie; et, en cas de nécessité, Ulysse et son fils auront le moyen de gagner le port et de prendre la fuite.

(Page 153. Une beauté divine, par la volonté de Minerve, se répand sur les traits du héros.)

Je retranche ici, sur de bonnes autorités, six vers, qui sont répétés plusieurs

fois dans l'Odyssée. Voyez Ernesti.

(Page 154. Princesse, les dieux..... t'ont donné, plus qu'à aucune autre de ton sexe, un cœur fier et insensible.)

Ce reproche d'Ulysse fait grand honneur à Pénélope.

Une femme aussi scrupuleuse que Pénélope auprès d'un homme qui est déja reconnu pour son mari, que n'a-t-elle pas dû être pour les prétendants? Eustathe a dit « qu'il avoit été plus facile à Ulysse de « tuer ce grand nombre de princes, que « de vaincre la défiance et l'incrédulité de « Pénélope. »

J'ai déja parlé de la tragédie de Pénélope. Il s'en faut bien que l'abbé Genest ait profité du beau modele qu'Homere offre dans la reconnoissance des deux époux. Il a brusqué cette reconnoissance, comme toutes les autres dont il veut présenter le tableau. Les anciens étoient de grands maîtres dans l'art de traiter les reconnoissances; aussi ont-ils fait un usage fréquent de ce moyen d'attendrir.

(Page 155. Elle dit, voulant connoître à ce dernier signe s'il étoit son époux.)

Eustathe se fait ici une objection, qu'il appelle insoluble. Pénélope s'imagine que cet homme qui se dit son mari est quelque dieu qui a pris la figure d'Ulysse. Cela étant, comment croit-elle que ce dieu ne saura pas tout le mystere de ce lit? Voici la réponse d'Eustathe; elle mérite d'être rapportée pour sa singularité : « Tout ce « qu'il dit ne pouvoit être su que d'Ulysse « ou d'un dieu : si c'est Ulysse, elle peut « reconnoître son mari, elle a ce qu'elle « desire; et si c'est un dieu, ce n'est pas « une petite fortune pour elle ». Madame Dacier trouve avec raison la solution très mauvaise, elle en est scandalisée; mais la sienne ne satisfait pas à l'objection.

Je me suis rencontré avec Ernesti dans l'explication de cet endroit. En le lisant avec attention, l'on ne voit pas que Pénélope ait cru qu'un dieu eût pris la figure de son mari. Elle dit vaguement à Euryclée : « Un dieu aura tué ces chefs, on ne

« peut connoître les démarches des dieux ». Elle veut dire que le carnage de ces chefs persuade faussement Euryclée qu'Ulysse est de retour. Celle-ci lui parle de la cicatrice; Pénélope, un peu ébranlée, lui répond cependant comme si elle n'étoit pas bien convaincue qu'Euryclée eût vu cette cicatrice. Quand elle est dans la salle, Ulysse paroît sous la forme d'un mendiant; un dieu avoit-il besoin de conserver plus long-temps cette forme ? Pénélope ne dit plus rien qui autorise la conjecture qu'on lui attribue; elle est si éloignée de le croire un dieu, qu'elle commence à se flatter qu'il est son mari.

On fait ici une autre objection, qui paroît plus importante. Ulysse pouvoit-il avoir travaillé à ce lit sans qu'il y eût de témoins de ses travaux? Madame Dacier dit, quoiqu'avec beaucoup de défiance de son jugement, qu'elle est persuadée que cet endroit est un de ceux qu'Horace a eus en vue quand il a témoigné sa douleur de ce qu'Homere sommeilloit quelquefois.

Homere montre que les murs furent élevés avant qu'Ulysse eût abattu la tête de l'olivier. Pourquoi n'auroit-il pas formé seul ce lit? il fit bien seul un vaisseau. Anciennement personne n'entroit dans l'intérieur du gynécée; il n'y avoit que le pere, le mari et les freres qui eussent ce privilege; la connoissance détaillée de ce qui étoit renfermé dans ces appartements étoit des secrets de famille. Oreste, dans l'Iphigénie en Tauride, tragédie d'Euripide, dit à cette princesse que la lance dont Pélops se servoit en combattant OEnomaüs étoit placée dans son appartement; cette circonstance lui persuade que la personne qui sait ce secret est son frere Oreste. Les anciens s'expliquent les uns par les autres. Il est probable qu'Euripide, qui se moque de plusieurs invraisemblances qu'offre une reconnoissance d'Oreste et d'Électre dans Eschyle, n'eût pas employé ce moyen, si on l'eût critiqué dans Homere; et Homere n'eût pas échappé à la critique, s'il n'étoit pas justifié par les mœurs de son siecle. La description dé-

taillée de ce lit qui tenoit à la terre, et dont Pénélope dit qu'il n'étoit connu que d'elle et de son mari, étoit un argument très propre à la convaincre qu'il étoit Ulysse. La fidele Actoris étoit la seule étrangere qui entrât dans cet appartement. Il paroît qu'il étoit fermé depuis le départ du roi. Télémaque a dit dans un des chants précédents : « L'araignée file en paix dans « la couche d'Ulysse. »

Dans ces temps héroïques les princes ne tenoient pas indigne d'eux d'apprendre des métiers. Ce qu'Ulysse dit ici de ce lit qu'il avoit fait lui-même sert à fonder ce qu'on lui a vu faire dans l'isle de Calypso, où il se bâtit lui-même un navire.

« Il n'est pas possible, dit madame Da- « cier, de traduire noblement cet endroit. « La grande difficulté est encore moins à « le traduire qu'à l'entendre : car je ne « conçois pas comment un pied d'olivier « pouvoit faire la couchette ou le bois de « lit; peut-être qu'il ne servoit que de « soutien au reste ». Cette derniere conjecture est juste ; Homere dit ἔρμα. Ce

terme vient du nom de Mercure. On donnoit la forme de ce dieu à ces soutiens. Mercure passoit pour être dispensateur des songes, ὀνειροπομπὸς ; on espéroit que son image écartoit les songes funestes.

On veut que ce lit, qui tient au plancher, ait été imaginé comme un symbole de la fidélité, de la constance et de la sûreté, qui doivent régner dans la couche nuptiale, laquelle ne doit être connue que du mari seul. Homere a tiré cette description des mœurs de son temps, où il y avoit apparemment des lits qui tenoient au plancher, faits de bois d'olivier, enrichis d'or, d'argent et d'ivoire. Il dit qu'il n'y a qu'un dieu qui puisse transporter facilement cette couche ; c'est un tour qui lui est familier, pour dire que cette entreprise est pénible.

(Page 158. Jamais la fille de Jupiter, Hélene, n'eût reçu un étranger dans sa couche.)

On prétend que Pâris surprit Hélene

sous la ressemblance de Ménélas : mais Homere, qui a donné tant de remords à Hélene, n'eût pas omis ce moyen de justification, à moins qu'il n'eût préféré de sacrifier la réputation d'Hélene à l'intérêt de son sujet, que cette anecdote eût beaucoup affoibli. D'ailleurs, si Hélene suivit Pâris croyant suivre Ménélas, elle resta long-temps avec Pâris. Homere se contente de dire ici que jamais on ne commettroit de ces actions infâmes, si l'on se remettoit devant les yeux les malheureuses suites qu'elles doivent avoir.

(Page 163. Puisque les dieux..... t'ont promis une vieillesse.)

Il faut admirer le courage de Pénélope sur la menace d'une seconde absence d'Ulysse, dans le moment même qu'elle le reçoit. Elle est bien éloignée des foiblesses que d'autres femmes auroient témoignées en cette occasion.

(Page 168. Les dons de mes peuples me dédommageront de ces pertes.)

Pour le féliciter de son heureux retour et de la défaite de ses ennemis. Les princes regardoient les présents que leur faisoient leurs sujets comme des marques glorieuses de leur estime. Il est souvent parlé, dans l'Écriture, des présents que l'on faisoit aux princes.

Pénélope raconte en peu de mots ses malheurs, impatiente d'entendre le récit d'Ulysse. Cette récapitulation rapide réunit comme en un seul tableau tout le sujet de l'Odyssée. Ulysse, en s'arrêtant à parler de Calypso, coule légèrement sur les points les plus délicats de cette liaison.

Didyme nous apprend qu'Aristarque et Aristophane le grammairien finissent l'Odyssée à ces paroles : « Ulysse conduit « son épouse vers la couche ancienne et « révérée ». Mais nous voyons qu'Ulysse est obligé de fuir hors de son palais; peut-on dire qu'il soit rétabli dans ses

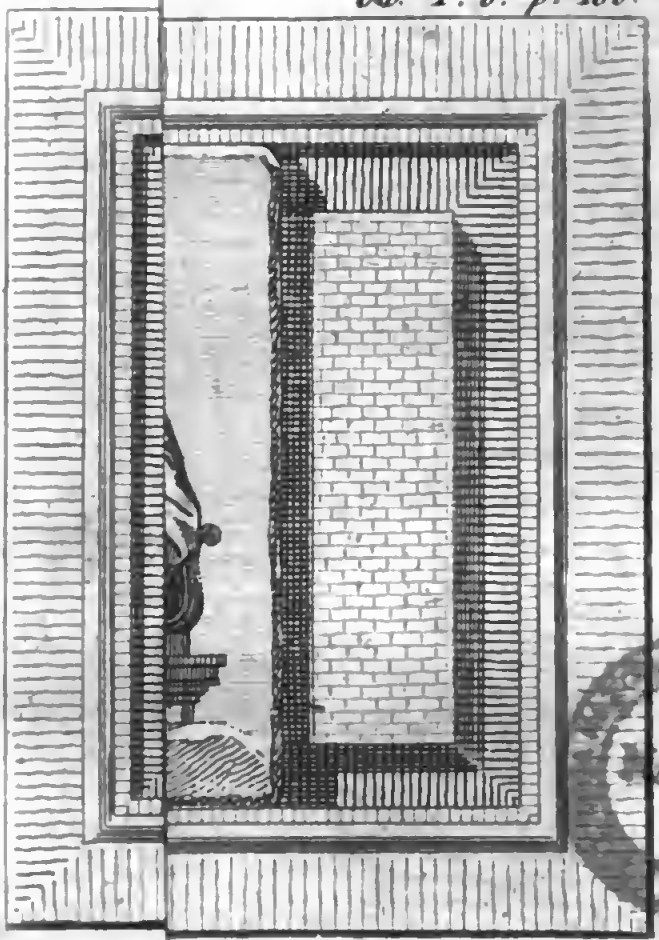
états ? Le poëme avoit donc besoin de cette fin. Si on la supprimoit, le lecteur demanderoit comment se fit la reconnoissance d'Ulysse et de Laërte, et comment le premier échappa à la vengeance des parents de ceux qu'il avoit tués. Homere a même excité sur cela notre curiosité. L'Odyssée ne finit que par la paix rétablie dans Ithaque.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XXIII.

CHANT XXIV.

Le dieu de Cyllene, Mercure, appelle les ombres des chefs qui s'emparerent du palais d'Ulysse ; tenant en main le brillant roseau d'or, qui, à son gré, ferme les yeux des mortels, ou dissipe le sommeil du trépas, il conduit ces ombres et presse leur départ; elles le suivent avec des cris aigus et lamentables. Tels, dans les ténebres, des oiseaux nocturnes, perçant l'air de cris aigus et lugubres, volent du fond d'un antre sacré dès que l'un s'en échappe, attachés l'un à l'autre et formant une longue chaîne : telle vole, en faisant frémir les airs de ses cris, la foule rapide et serrée de ces ombres, conduite par ce dieu libérateur, à travers les routes obscures et hideuses de la mort.

Pl. 53. *Od. T. 6. p. 186.*



ENFERS. *o. Comm. du L. XXIV.*

Elle franchit l'océan, le rocher élevé de Leucade, et, traversant les portes du Soleil et le peuple des Songes, arrive en un moment aux prairies où fleurit l'asphodele, qu'habitent les morts, vains et légers fantômes.

Là les ames des chefs rencontrent l'ombre d'Achille et celles des héros qui toujours l'accompagnoient, Patrocle, le sage Antiloque, Ajax le plus fameux des Grecs après l'illustre fils de Pélée. Vers eux s'avançoit l'ombre d'Agamemnon, plongée dans la tristesse, et suivie de tous ceux qui trouverent avec lui, dans le palais d'Égisthe, une mort sanglante.

Ô fils d'Atrée, lui disoit l'ombre d'Achille, entre les héros qui jamais parurent sur la terre, nous t'avions cru le plus cher au maître des dieux, toi qu'il éleva sur tant

de vaillants guerriers dans les champs de la fatale Troie : et cependant la parque, à laquelle n'échappe aucun de ceux qui sont nés, devoit, parmi les chefs qui rentrerent dans leurs foyers, se hâter de te prendre pour sa victime! Que n'as-tu, par une fin plus digne du roi de tant de combattants, reçu le trépas devant Ilion! les héros rassemblés de la Grece t'eussent érigé un magnifique tombeau, la gloire de ton fils chez les races futures. Mais le sort t'avoit destiné la mort la plus sinistre.

Achille fortuné, mortel égal aux dieux, répondit l'ombre d'Agamemnon, tu fus abattu, loin de nos foyers, sous les remparts de Troie. Autour de toi périrent les plus vaillants fils d'Ilion et de la Grece en se disputant ton vaste corps étendu noblement dans un tourbillon

de poussiere, et ne respirant plus le feu des combats. Durant tout le jour, nous nous disputâmes ces restes précieux; et je ne sais quel eût été le terme du carnage, si Jupiter n'eût séparé les deux armées par une tempête. Mais, après avoir enlevé ta dépouille du milieu des combats, quelle ne fut pas la pompe de ta sépulture! Nous te plaçons dans ta tente sur un lit funebre; nous faisons couler sur ton corps, qui n'avoit rien perdu de sa beauté, l'eau tiédie et des essences odorantes; autour de toi les Grecs fondent en larmes, ils se dépouillent en ton honneur de leur chevelure. Au bruit de ton trépas, ta mere, avec les Néréides immortelles, sort de l'océan; des hurlements terribles s'élevent sur le vaste empire des eaux: un tremblement s'empare de tous les Grecs; ils se précipitoient

jusqu'au sein de leurs vaisseaux, si ce chef instruit par l'âge et l'expérience, le sage Nestor, n'eût élevé la voix : Arrêtez, ô Grecs, gardez-vous de fuir; c'est sa mere qui sort, avec les Néréides, du sein des ondes, et vient pleurer sur le cadavre de son fils. Les magnanimes Grecs s'arrêtent. Les filles du vieux Nérée t'entourent avec des gémissements lamentables, te décorent de vêtements divins, tandis que la troupe entiere des neuf muses, élevant tour-à-tour leurs voix harmonieuses, forme des chants funebres. A ce concert lugubre, à ces cris perçants, tu n'eusses pas vu un seul de nos guerriers qui ne versât des larmes. Dix-sept jours et autant de nuits, dieux et mortels, tout gémit, tout pleure. Enfin nous te livrons au bûcher, autour duquel nous faisons ruisseler le sang de nombreu-

ses victimes ; les brebis les plus grasses et les taureaux les plus vigoureux sont immolés ; la flamme te consume avec tes vêtements divins et des ruisseaux de miel et d'une essence précieuse. Ceux qui combattent à pied, ceux qui montent des chars, une armée de héros, couverte de ses armes, court autour du bûcher ardent ; les hurlements et le tumulte regnent sur tout le rivage. Après que les flammes de Vulcain t'ont consumé, nous rassemblons, à la naissance de l'aurore, tes ossements blancs ; nous les arrosons d'un vin pur et d'un parfum huileux ; ta mere nous apporte une urne d'or, présent de Bacchus, et l'ouvrage de l'industrieux Vulcain. Là, fameux héros, reposent tes cendres, confondues avec celles de ton ami Patrocle ; là, séparément, sont encore les cendres

d'Antiloque, qui, après la mort du fils de Ménœtius, fut le plus cher de tes compagnons. Nous, l'armée invincible des Grècs, nous érigeons autour de cette urne un monument vaste et pompeux au bord du rivage élevé qui domine l'Hellespont étendu, monument que les races présentes et futures appercevront d'un grand éloignement en traversant cette mer. Ta mere, du consentement des immortels, invite les plus illustres chefs de la Grece aux superbes jeux dont elle décore une lice immense. Que de fois j'assistai aux funérailles des héros, où la jeunesse, entourée de la ceinture, se distingue par de nobles combats! jamais mes yeux ne furent frappés d'un si magnifique appareil que de celui des jeux dont Thétis honora ta pompe funebre; on vit que tu étois le favori des

immortels. Ainsi, Achille, loin que la mort efface ton nom du souvenir des hommes, ta gloire sera toujours vivante sur la terre : moi, qui terminai une guerre si longue, quel prix ai-je obtenu des dieux? une mort horrible à l'instant même de mon retour, mort reçue par la main du lâche Égisthe et d'une épouse abominable.

Tel étoit leur entretien, lorsque Mercure s'avance, conduisant les ames des chefs tombés sous les coups d'Ulysse. La troupe des héros, frappée d'étonnement, court à leur rencontre. L'ombre du fils d'Atrée reconnoît Amphimédon; il avoit été uni par l'amitié avec le pere de ce chef qui habitoit Ithaque. Amphimédon, dit-il, par quel malheur, vous qui tous êtes d'un rang distingué, et qui paroissez être compagnons d'âge, descendez-vous à la

fois au ténébreux empire? une seule ville rassemble à peine tant d'illustres personnages. Neptune, en excitant contre vous les aquilons tumultueux et les vagues enflées, vous auroit-il submergés avec vos navires? Animés par l'ardeur de ravir les troupeaux, trésors des campagnes, seriez-vous tombés sur une rive étrangere, ou sous les remparts d'une ville, voulant emmener ses femmes captives? Réponds-moi, l'hospitalité forma nos liens. N'as-tu point gardé le souvenir du temps où, accompagné du noble Ménélas, je vins dans votre demeure pour animer Ulysse à nous suivre, avec une flotte richement équipée, aux bords d'Ilion? Un mois s'écoula, avant que nous reprissions notre route sur la mer étendue; et la prudence de ce héros, né pour triompher de Troie, put à peine le déterminer

à partager notre entreprise hardie.

Fils d'Atrée, puissant roi, repartit l'ombre d'Amphimédon, ces événements ne sont pas effacés de mon souvenir ; tu vas apprendre quelle cause funeste a précipité l'heure de notre mort. Ne comptant plus sur le retour d'Ulysse, nous prétendions à la main de son épouse ; elle méditoit notre perte, et ne pouvant se résoudre ni à rejeter ni à terminer cet hymen, recourut à la ruse. Jeunes rivaux, dit-elle après avoir commencé une toile immense et du tissu le plus fin, Ulysse n'est plus. Mais souffrez qu'avant de choisir un autre époux, j'acheve le vêtement funebre du héros Laërte ; perdrois-je des travaux consacrés à ce devoir ? de quel opprobre ne me couvriroient pas les femmes de la Grece, si je ne décorois pas d'un linceul, ou-

vrage de mes mains, ce grand roi lorsqu'il sera plongé dans le long sommeil de la mort! Nous étions loin de soupçonner aucun artifice. La nuit, elle détruisoit l'ouvrage du jour. Les mois, les années s'écoulent. Enfin, à la uatrieme année, surprise par la trahison d'une de ses femmes au milieu de ses stratagêmes, elle est contrainte à terminer ces délais ; elle exposoit à nos regards ce voile merveilleux qui, lavé par une onde pure, avoit l'éclat de la lune ou du soleil, lorsqu'un dieu ennemi amene tout-à-coup, je ne sais de quelle plage, Ulysse aux champs habités par le pasteur des verrats. Là se rend aussi Télémaque revenu avec son vaisseau de la sablonneuse Pylos. Après avoir concerté notre mort, ils entrent dans Ithaque, d'abord le fils d'Ulysse, puis Ulysse lui-même,

conduit par le pasteur, sous la forme du plus malheureux des indigents, accablé d'années, couvert de lambeaux, et courbé sur un rameau noueux. Dans ce retour inopiné, et sous cette vile apparence, qui de nous, même des plus âgés, l'eût reconnu? Nous le maltraitons en paroles; nous le frappons. Maltraité en paroles, frappé dans son palais, il supporte quelque temps ces insultes avec une fermeté inouie. Mais enfin Jupiter l'excite au combat; ce chef, enlevant ses armes superbes, les enferme avec le secours de Télémaque au haut du palais. L'artificieux engage sa femme à nous apporter son arc, et à proposer à notre troupe infortunée des jeux, source du carnage. Aucun de nous ne peut courber cet arc indomtable; nous sommes loin d'y parvenir. Mais on remet l'arme ter-

rible aux mains d'Ulysse. En vain nos cris et nos menaces ont défendu au pasteur de livrer cette arme; malgré tous les discours qu'on lui adressoit, le seul Télémaque lui ordonne d'un ton ferme de nous désobéir. L'arme terrible est aux mains d'Ulysse : ce héros la courbe, sa fleche triomphe; debout sur le seuil, il répand les traits hors du carquois en jetant autour de lui des regards formidables, et Antinoüs est étendu mort. Des fleches meurtrieres se succedent d'un vol précipité; nous tombons l'un sur l'autre expirants. Un dieu, rien de plus manifeste, un dieu rendoit son audace invincible. Enflammés par l'exemple d'Ulysse, les siens courent dans la salle, sement tout autour d'eux le carnage; d'horribles gémissements s'élevent, les têtes sont frappées, et le sang à longs flots ruisselle dans le palais.

Telle fut, Agamemnon, notre mort. Nos cadavres abandonnés sont encore étendus dans la demeure d'Ulysse. Si nos alliés en étoient instruits, une eau limpide enleveroit le sang noir de nos blessures; placés sur un lit funebre, nous obtiendrions de leur part des plaintes et des sanglots, dernier partage de ceux qui sont dans le sombre empire.

Fils heureux de Laërte, prudent Ulysse, s'écrie l'ombre d'Agamemnon, avec quelle valeur tu as reconquis ton épouse! Ô vertu de la fille d'Icare! ô fidélité qu'elle a gardée à celui qui obtint les prémices de son cœur! aussi ne périra jamais sa gloire; aussi, par la volonté des dieux, la chaste Pénélope sera le sujet des plus beaux chants qui charmeront la terre. Qu'elle est loin de ressembler à la fille de Tyndare, qui,

massacrant son époux, et n'inspirant aux races les plus reculées que des chants lugubres, a imprimé sur le nom des femmes, et même sur la plus vertueuse, une tache flétrissante! Tel étoit l'entretien de ces ombres dans les cavernes de la terre, séjour de Pluton.

Cependant Ulysse et ses compagnons, sortis de la ville, arrivent bientôt aux champs de Laërte, cultivés avec soin, et la récompense de ses longs et pénibles travaux. Là étoit sa maison rustique, entourée de cabanes où prenoient leurs repas et jouissoient du repos et du sommeil les serviteurs les plus nécessaires à ses besoins, les seuls qu'il eût gardés, et qui remplissoient leurs fonctions moins encore par devoir que par attachement. La même demeure renfermoit une Sicilienne âgée qui, dans ces champs

éloignés, consacroit tous ses soins au vieillard.

C'est là qu'Ulysse s'adressant à son fils et aux deux pasteurs : Entrez, leur dit-il, dans cette maison; et faisant les apprêts d'un sacrifice et d'un festin, immolez le meilleur verrat. Je vais cependant m'offrir à mon pere, voir s'il me reconnoîtra, ou si, après une longue absence, je serai étranger à ses yeux.

En même temps il charge les serviteurs de ses armes : ils entrent. Ulysse porte ses pas dans le jardin fertile. Il parcourt cette enceinte spacieuse sans rencontrer ni Dolius, ni les fils de ce vieillard, ni aucun des esclaves : ils étoient allés dans les champs rassembler des pierres pour réparer le mur, clôture du jardin. Ulysse, arrivé dans un verger embelli par la culture la plus assidue, trouve son pere isolé, sar-

clant la terre autour d'une jeune plante, vêtu d'une vile tunique souillée de cendre et de poussiere, muni de bottines et de gants pour se garantir de la piquure des buissons, et le front chargé d'un casque fait d'une peau de chevre : il se plaisoit ainsi à nourrir son chagrin dévorant.

A l'aspect de l'infortuné, affaissé par les ans et par le poids de la douleur, l'intrépide Ulysse, immobile sous un poirier élevé, fond en larmes. Il est prêt à se précipiter dans les bras de son pere, à baiser ses cheveux blancs, à lui tout raconter, ses malheurs, son retour, son entrée dans sa terre natale : il délibere cependant s'il doit, par plusieurs questions, le préparer à cette entrevue. Il se détermine à le sonder par l'aiguillon du reproche ; il s'avance droit à Laërte, qui, la tête courbée, ne l'ap-

percevoit point, et poursuivoit son labeur. Se tenant près de lui, le noble rejeton de ce chef rompt le silence :

O vieillard, j'admire ici ton art et tes soins ; tout prospere à ton gré, la figue, la poire, la vigne, l'olive; il n'est aucune place, aucune plante, qui soit dénuée de culture. Le dirai-je? ne t'en irrite point; toi seul es négligé ; comme si c'étoit peu de la triste vieillesse dont tu ressens l'outrage, ton vêtement est vil, et tu es souillé de poussiere et de cendre. Ce ne peut être la négligence qui t'attire ce mauvais traitement de la part de ton maître. Mais, quand on te regarde avec attention, tes traits, ton port n'offrent rien de servile; je te prendrois pour un roi auquel le grand âge permettroit de ne songer qu'à jouir des bains, à goûter le charme des

festins, et à dormir sur des tapis moëlleux. Dis-moi, je t'en conjure, de quel maître es-tu l'esclave? quel est le possesseur de ce jardin cultivé par tes soins? Dis-moi encore, il m'importe aussi de le savoir; est-ce bien l'isle d'Ithaque où j'arrive? Un passant vient de me l'assurer: mais il m'a semblé peu sage; il n'a pas même daigné m'écouter lorsque je lui demandois si mon ancien ami respiroit encore, avoit survécu aux disgraces, ou si, déja mort, il n'habitoit plus que le séjour de Pluton. C'est à toi que je parle, ne refuse pas de me prêter l'oreille; apprends que ma maison reçut un mortel dont je garde un profond souvenir; jamais il n'y vint, des terres lointaines, un hôte plus chéri. Il se disoit né dans Ithaque; le fils d'Arcésius, Laërte, ajoutoit-il, étoit son pere. Je le conduisis

dans mon palais opulent; et croyant ne pouvoir accueillir assez dignement un tel hôte, je lui prodiguai les témoignages de ma tendresse, et multipliai en sa faveur les présents de l'hospitalité. Il reçut sept talents du plus fin or, une coupe d'argent ciselée, douze tapis superbes, autant de couvertures, de tuniques et de manteaux précieux, et, à son choix, quatre captives distinguées par leur beauté et par l'industrie de leurs mains.

Étranger, lui répond son pere (et des larmes couloient de ses yeux), étranger, n'en doute point, tu es arrivé à cette terre, l'objet de tes questions, cette terre où dominent des hommes insolents et pervers. C'est en vain que ta générosité chargea ce mortel de présents. Ah! que ne l'as-tu trouvé dans Ithaque! sois

sûr qu'il t'eût reçu dans sa maison, qu'il t'eût fait la réception la plus tendre; tu ne fusses parti que comblé de ses dons; ta bienveillance méritoit de sa part ce retour. Mais satisfais à ma demande. Depuis combien d'années ta maison a-t-elle été l'asyle de ton ami infortuné, mon fils? (Hélas! eus-je un fils?) Il est une triste victime du sort: loin des siens et de sa patrie, j'ignore en quelle plage, les monstres de la mer l'ont englouti, ou il a été la proie des animaux féroces de l'air ou de la terre. Sa mere ni son pere, nous qui lui donnâmes le jour, nous n'avons pu tenir son cadavre entre nos bras, et l'arroser de nos larmes; son illustre épouse, la chaste et prudente Pénélope, n'a pas éclaté en sanglots sur le lit funebre d'un époux si cher, et sa main ne lui a

point fermé les yeux; honneurs, le seul partage des morts.

Mais à qui parlé-je? quel es-tu? fais-moi connoître ton nom, ta patrie, et tes peres. A quelle rive est attaché le rapide vaisseau qui te conduisit ici, toi et tes nobles compagnons? ou un navire étranger, après t'avoir déposé sur ces bords, poursuivit-il sa route sur les ondes?

Sois certain que rien ne te sera caché, repartit Ulysse. Je suis d'Alybas; mes palais s'y élevent; le roi Aphidas, fils de Polypémon, est mon pere; mon nom est Épérite. Un dieu m'égara au sortir de la Sicile, et me jeta sur ces rives; mon vaisseau, loin des murs d'Ithaque, est attaché aux bords de cette isle. Voici la cinquieme année qu'Ulysse abandonna ma demeure: l'infor-

tuné partit sous les augures les plus favorables ; je le quittai, satisfait de ces augures ; il s'éloigna, non moins satisfait ; nous nous flattions d'entretenir ces liens et de renouveller ces marques de notre tendresse.

A ces mots la douleur couvre d'un nuage ténébreux le front du vieillard ; ses mains se chargent de poudre aride et en souillent sa tête blanchie, tandis que des gémissements se pressent hors de ses levres. Ulysse est ému jusqu'au fond de l'ame ; l'œil attaché sur ce pere désolé, sa poitrine se resserre ; de ses narines s'échappe un souffle aigu. Le héros ne peut plus se contraindre, et se précipitant sur Laërte, il l'embrasse ; et baisant la tête du vieillard : Le voici, ô mon pere, dit-il, celui-là même qui est l'objet de

tes cruelles inquiétudes; après une absence de vingt années, je revois enfin ma terre natale. Retiens tes larmes et termine ce long deuil. Apprends en peu de mots (car le temps est cher) que j'ai immolé mes ennemis dans notre palais, vengé nos opprobres, et puni tous leurs attentats.

Est-il bien vrai, dit Laërte, que tu sois Ulysse, mon fils? donne-m'en à cet instant même un signe manifeste qui me force à te croire.

Regarde, repartit le héros, regarde la cicatrice de la blessure que me fit la défense éclatante et terrible d'un sanglier lorsque je me rendis en Thessalie, par tes ordres et ceux de ma vénérable mere, pour recevoir d'Autolycus, l'auteur chéri de ses jours, les présents dont il avoit ici promis solemnellement de

me combler. Le faut-il? je t'indiquerai encore les arbres de ton verger fertile dont jadis tu me fis un don agréable. Enfant, je suivois tes pas dans ce jardin, et te demandois tout ce qui s'offroit à ma vue; nous passions devant ces arbres; tu m'en disois les noms, les qualités, et tu me fis présent d'un petit verger formé de treize poiriers, de dix pommiers, de quarante figuiers, et tu me mis en possession de cinquante rangs de vignes qui n'attendoient que la main du vendangeur; à chaque année, elles plioient sous le poids de toute espece de raisins, et les Heures, ces filles du ciel, faisoient descendre sur elles leurs plus riches trésors.

A ces signes manifestes, Laërte ému, tremblant, chancelle, et jette ses bras autour du héros, son fils,

qui reçoit sur son sein le vieillard évanoui. Enfin Laërte ouvre les yeux, et le souffle de la vie le ranime; il s'écrie avec un transport de joie :

Jupiter, pere des humains, et vous tous qui habitez le haut Olympe, oui, vous êtes encore, s'il est vrai que ces chefs ont enfin payé la peine de leurs sacrileges. Mais, ô mon fils! au milieu de ma joie, je suis saisi de terreur, et je crois déja voir tous les citoyens d'Ithaque fondre en ces lieux, et leurs émissaires courir de toutes parts soulever les villes de Céphalénie.

Rassure-toi, que cette pensée ne trouble point ta satisfaction, répond l'intrépide Ulysse. Entrons dans ta demeure, où nous trouverons Télémaque et les deux plus zélés intendants de mes troupeaux, qui,

par mon ordre, préparent en hâte un léger repas : les moments sont chers ; songeons à ranimer nos forces.

Après cet entretien, ils se rendent vers cette demeure, où déja Télémaque et les deux pasteurs partageoient les viandes, et mêloient à l'eau les flots d'un vin odorant. Le magnanime Laërte ne refuse plus le bain ; il y est conduit par la Sicilienne âgée ; elle le parfume d'une essence huileuse, le couvre de superbes vêtements. L'invisible Minerve, près de lui, rehausse la stature, la force et la majesté du vieillard, pasteur des peuples. Il reparoît aux yeux de son fils, qui, saisi de surprise et d'admiration, croit voir l'un des immortels :

O mon pere, dit-il, je n'en puis douter, un habitant de l'Olympe a

renouvellé ta jeunesse et ta vigueur; est-ce bien toi-même que j'apperçois? je suis frappé de tes traits et de ton port.

Plût aux dieux, s'écrie le vieillard, que, reparoissant tel qu'on me vit lorsqu'étant roi des Céphaléniens je conquis la belle ville de Nérice, la défense du continent voisin! je me fusse hier montré à tes côtés, chargé de mes armes et combattant tes ennemis nombreux; ils fussent tombés en foule sous mon bras : et c'est alors qu'en ton cœur tu eusses éprouvé des transports de joie.

Tels étoient leurs discours. Le repas étant prêt, ils se placent, et se hâtent d'y participer. Bientôt accourent des champs le vieux Dolius et ses fils, épuisés de travaux, venant d'être appellés par la Sici-

lienne, qui, comme une mere, leur préparoit toujours leur nourriture, et s'efforçoit sur-tout d'apporter quelques adoucissements au sort de ce vieillard; car il étoit déja courbé sous le poids des années. Ils arrêtent leurs regards sur Ulysse, et l'ayant reconnu, demeurent sur le seuil, immobiles d'étonnement. Le héros, d'une voix douce et sensible, leur fait ce reproche: O vieillard, sieds-toi, prends part à ce festin; vous tous, sortez de cette surprise; vous vous êtes fait long-temps attendre, et vous nous manquiez pour augmenter notre commune alégresse.

A ces mots, Dolius, les bras ouverts, se précipite sur Ulysse; et lui prenant les mains, il les baise: O mon bon maître (ces mots coulent de ses levres), puisque ton retour

comble nos vœux les plus ardents (nous le desirions, mais nous ne l'espérions plus, les dieux mêmes t'ont ramené dans ta patrie), vis, goûte avec transport ce bonheur. Dieux, ne lui accordez désormais que des jours prosperes! La sage Pénélope sait-elle que tu es en ces lieux? ou volerons-nous pour l'en instruire?

O vieillard, lui repartit Ulysse, elle sait mon arrivée; jouis du repos. Alors Dolius se place sur un siege luisant. Ses fils, à leur tour, s'approchent d'Ulysse, l'environnent; et lui exprimant leur joie, ils lui tiennent quelque temps les mains, les baisent avec respect, et vont s'asseoir à côté de leur pere. Tous se livrent à l'alégresse du festin.

Mais, dans la ville, la prompte

Renommée vole annoncer de toutes parts la mort sinistre des amants de la reine. A peine a-t-on entendu cette nouvelle, qu'on s'assemble de toutes parts devant le palais d'Ulysse avec des cris tumultueux mêlés de gémissements. Chacun emporte le corps d'un parent ou d'un ami, et va l'ensevelir; d'autres chargent des barques agiles de ces restes sanglants. Bientôt ils se précipitent en foule dans la place publique, saisis de tristesse et de courroux. Dès qu'ils sont réunis, Eupithès, au milieu de leurs rangs serrés, se leve. Il portoit en son cœur d'inconsolables regrets de la mort de son fils Antinoüs, immolé le premier par le grand Ulysse; et tandis qu'à longs flots couloient ses larmes, il tient ce discours:

O mes amis, combien les Grecs

reprochent de crimes à ce roi barbare! Les uns, aussi fameux par leur nombre que par leur valeur, il les entraîne sur les mers, et faisant de la Grece un désert, il abyme ses flottes et plonge ses peuples au tombeau; les autres, malgré tout l'éclat de leur rang, il les massacre à son retour. Mais, avant qu'il fuie dans Pylos ou dans l'Élide, volons à la vengeance, ou nous sommes couverts d'une éternelle ignominie. Oui, si nous ne punissons pas les meurtriers de nos fils et de nos freres, le récit de cette insigne lâcheté sera pour nous un opprobre jusques chez les races futures. Quant à moi, je ne trouverai plus aucune douceur à prolonger mes vieux ans, et, glacé par la plus soudaine mort, j'habiterai le séjour des mânes. Volons, prévenons la vigilance de nos ennemis,

et ne les laissons pas échapper sur les ondes.

Il dit, et ses larmes couloient encore. Une vive compassion s'emparoit de tous les cœurs, lorsque Médon et le chantre divin, s'arrachant au sommeil et courant hors du palais d'Ulysse, paroissent au milieu de l'assemblée. La surprise et le respect se manifestent dans les yeux de chacun des assistants qui les croyoient au nombre des morts. Le sage Médon rompt le silence:

Habitants d'Ithaque, prêtez, au moins en cet instant, l'oreille à ma voix. Sachez que ces exploits étonnants d'Ulysse n'ont pas éclaté sans le secours des dieux: mes yeux ont vu la divinité qui l'accompagnoit sous la forme de Mentor, l'immortelle tantôt précédant les pas du hé-

ros et lui inspirant de l'audace, tantôt troublant ces chefs et poursuivant avec fureur dans le palais leur troupe éperdue; leurs cadavres entassés ont jonché la terre.

A ces mots la terreur pâlit tous les fronts. Alors un héros, fils de Mastor, le vieux Halitherse, prend la parole: l'œil de cet augure, mieux que celui d'aucun mortel, pénetre dans la nuit du passé et de l'avenir. Il fait entendre sa voix respectable:

O chefs d'Ithaque, il en est temps enfin, ne refusez pas de m'écouter. Amis, vous êtes les propres artisans de vos infortunes. Vous n'avez obéi ni à ma voix ni à celle de Mentor, ce pasteur des peuples, lorsque nous vous conjurions de mettre un frein à la rage insensée de vos fils qui dévastoient cette isle, et répandoient la douleur et l'igno-

minie sur les jours de la femme d'un héros dont le retour leur sembloit un songe. Soyez plus dociles en ce moment; cédez à mes ordres. Demeurons; craignez que, parmi vous, quelqu'un, en volant à la vengeance, ne tombe aux pieds du vainqueur.

Il dit; la plus grande partie de l'assemblée se leve avec de grands cris d'applaudissements, et se dissipe: le reste, se réunissant à flots pressés, dédaigne les avis d'Halitherse, obéit à l'impulsion d'Eupithès. Ils courent aux armes. Revêtue de l'airain éblouissant, leur foule se rassemble aux portes de la ville; Eupithès est à leur tête. L'insensé ne doute pas qu'il ne venge son fils: mais il ne doit pas retourner au sein de sa demeure; dans ces champs l'attend la mort.

Cependant Minerve s'adresse au fils de Saturne : O Jupiter, pere des dieux, roi des rois, fils de l'ancien Saturne, parle, quels sont les secrets desseins qui roulent au fond de ton ame ? Prolongeras-tu dans cette isle la fatale discorde et les sanglants combats ? ou veux-tu rétablir entre les deux partis une paix durable ?

Ma fille, répond le maître des nues, faut-il que tu sondes mes desirs à ce sujet ? N'est-ce point par tes décrets qu'Ulysse, retourné heureusement dans son pays, a répandu le sang de ces chefs ? Acheve ton ouvrage. Toutefois l'arrêt le plus équitable sortira de ma bouche : Ce héros ayant puni les coupables, qu'un traité, juré à la face des autels, rétablisse la concorde ; qu'Ulysse regne désormais, exempt de

trouble. Nous cependant, effaçons des cœurs le souvenir de l'effusion du sang des fils et des freres; renouvellons l'amour qui unissoit les deux partis, et que la paix et l'abondance assurent leur félicité. Il dit; Minerve attendant à peine la fin de ces paroles, déja son vol l'a précipitée des sommets de l'Olympe.

Sous le toit de Laërte, l'on a ranimé ses forces. L'intrépide Ulysse donne cet ordre: Que l'un de vous aille voir s'ils s'avancent, n'attendons pas qu'ils soient à nos portes.

A cette voix l'un des fils de Dolius sort, et arrivé sur le seuil, il voit tout un peuple armé. Ces mots volent de ses levres: Nous n'avons qu'un instant; aux armes! Tous s'élancent des sieges; Ulysse et ses trois compagnons se couvrent d'ai-

rain. Les six fils de Dolius imitent leur exemple; et, quoique blancs de vieillesse, Laërte et Dolius, guerriers en ce jour; se chargent d'une pesante armure. Dès qu'ils ont revêtu l'appareil éclatant de Mars, les portes s'ouvrent, ils sortent, conduits par Ulysse. Minerve, ayant pris les traits et la voix de Mentor, joint leur troupe. Le héros qui l'apperçoit est transporté d'ardeur et de joie; il s'adresse à son fils: O Télémaque, dans la mêlée, où se distingue la vaillance, cette leçon, je l'espere, te sera donnée par ton propre cœur: garde-toi d'obscurcir de la moindre tache la gloire de tes peres; car notre force et notre intrépidité brillerent jusqu'à ce moment avec éclat à la face de l'univers.

Mon pere, répond Télémaque

avec feu, tu verras toi-même, si tu le desires, que je ne souillerai notre race d'aucune tache, puisque ce mot est sorti de tes levres.

Quel jour pour moi, dieux que j'adore! s'écrie avec transport le vieux Laërte; quelle joie inonde mon ame! La gloire excite entre mon fils et mon petit-fils une noble discorde.

Alors Minerve, sous les traits de Mentor, se tenant près du vieillard: O fameux rejeton d'Arcésius, dit-elle, toi qui m'es le plus cher de tous les compagnons de ton âge, implore la déesse aux yeux d'un azur éclatant et le pere des dieux, et que ta lance agitée fende rapidement les airs.

En proférant ces mots elle souffle au cœur du héros une audace terrible. Le vieillard implorant la fille du grand Jupiter, sa lance balancée vole,

et atteignant Eupithès au casque épais, l'impétueux airain se plonge dans le front; Eupithès tombe avec un bruit formidable, ses armes retentissent. Ulysse et son illustre fils se précipitent sur les rangs belliqueux, les enfoncent, et les frappent et de leurs glaives et de leurs lances; et ils eussent exterminé la cohorte, sans qu'aucun d'entre eux eût revu sa demeure, si la fille du dieu armé de l'égide, Minerve, poussant des cris terribles, n'eût retenu ce peuple entier de combattants: Arrêtez, ô citoyens d'Ithaque, arrêtez, terminez la guerre toujours fatale, et qu'un prompt accord vous sépare.

A ces accents de Minerve, à ces cris dont elle remplit les airs, la terreur pâlit le front de tous les ennemis d'Ulysse; les armes tombent

de leurs mains, la campagne en est jonchée. Ils fuient vers la ville, n'aspirant qu'au salut de leurs jours. Ulysse fait retentir jusqu'aux cieux sa voix épouvantable, et, dans la fureur qui l'anime, il fond sur la cohorte, comme l'aigle, du haut des nues, fond dans la plaine.

Mais Jupiter lance sa foudre; elle tombe fumante aux pieds de Pallas, fille d'un pere invincible : Généreux Ulysse, mortel fameux par ta prudence, dit alors Minerve, réprime-toi, étouffe la rage dévorante des combats, et crains le courroux de celui qui fait gronder le tonnerre.

Minerve parle, il se soumet; une joie vive coule dans son ame; et la déesse elle-même, empruntant la voix et les traits du sage Mentor, cimente, par des sacrifices et par

des serments, les nœuds qui assurent au roi et à ses peuples la paix et la félicité.

FIN DU CHANT VINGT-QUATRIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT VINGT-QUATRIEM.

On a répondu aux objections qu'Aristarque faisoit contre ce chant ; mais il en reste encore à résoudre.

Il ne paroît pas, dit-on, que, du temps d'Homere, Mercure exerçât déja la fonction de conduire les ames dans les enfers, Ψυχοπομπος ; il n'est appellé Cyllénien qu'en cet endroit.

Platon cite un passage de cet épisode comme étant d'Homere. Diodore de Sicile dit qu'Orphée apprit des Égyptiens que les ames étoient conduites par Mercure dans la demeure des morts.

L'épisode qui est à la tête de ce chant a sur-tout paru suspect aux meilleurs critiques de l'antiquité, tels qu'Aristarque et Aristophane le grammairien ; c'est le plus grand écart qu'offrent les ouvrages d'Homere, écart d'autant plus déplacé qu'il se trouve à la fin du poëme, où l'ac-

tion ne devoit point se ralentir. Je me range à l'avis de ceux qui sont portés à le regarder comme interpolé, quoique la description de la sépulture d'Achille soit dans le goût de ce poëte, et respire le feu de son enthousiasme.

Je vais rapporter les réflexions de M. de Rochefort sur cet épisode :

« Madame Dacier avoue ingénument « qu'elle n'auroit jamais cru Aristarque « capable de rejeter un aussi beau mor- « ceau que celui-ci par les différentes rai- « sons qu'il allegue, et que madame Da- « cier trouve très foibles. Il faut convenir « que c'est quelque chose de fort plaisant « de voir un critique françois venir, après « dix-huit cents ans, opposer ses conjec- « tures à celles d'un critique grec pour « défendre la légitimité d'un ouvrage, sur- « tout quand on sait que ce critique grec « avoit des facilités considérables que « nous n'avons plus pour en reconnoître « la supposition. Ces critiques avoient en- « tre les mains les plus anciens manu- « scrits, auxquels ils recommandoient de « recourir comme aux copies les moins

« altérées par les rapsodes [1]. Ces critiques « d'ailleurs ne se contentoient pas de ces « simples indications, ils vouloient en- « core démontrer par les ressources de leur « art tous les caracteres de supposition « qu'ils reconnoissoient dans ce morceau « subreptice. Madame Dacier étoit trop « idolâtre de tout ce qui portoit le nom « d'Homere pour goûter les raisons qui « manifestoient la supposition. Je me gar- « derai bien de rapporter toutes celles « dont elle se sert pour combattre les dif- « ficultés des anciens critiques....

« Il ne paroit pas que le nombre des « Muses, non plus que celui des Graces, « fût déterminé du temps d'Homere; ainsi « ce nombre de neuf pourroit bien être un « anachronisme propre à déceler la sup- « position....

« Eustathe remarque que ce ne fut que « dans des temps postérieurs à Homere « qu'on accusa Ulysse de lâcheté, et qu'on « lui attribua cette folie simulée par la- « quelle il vouloit échapper aux instances « des Grecs qui vouloient le mener à

(1) Voyez Diogene Laërce, IN TIM.

« Troie. Ce sont ces écrivains postérieurs « qui, suivant Eustathe, ont inventé la « fable d'Ulysse conduisant une charrue « bizarrement attelée, et l'artifice de Pa- « lamede, qui, exposant le jeune Téléma- « que devant cette charrue, força Ulysse « d'abjurer sa folie, et de partir pour « Troie.

« Quoique cette invention soit poste- « rieure, il est possible que les rapsodes, « qui ont cousu ici ce morceau sur la des- « cente des ames des prétendants, n'en « aient pas eu connoissance, ou qu'ils « n'aient pas voulu faire usage de cette « tradition, supposé qu'elle fût connue « de leur temps. Cette fable, en effet, « étoit trop injurieuse à la mémoire d'U- « lysse, et démentoit trop évidemment le « caractere de ce prince, tel qu'il est peint « dans l'Iliade et dans l'Odyssée....

« Cet épisode offre, pour la troisieme « fois, le long récit d'un artifice fameux « de Pénélope. La premiere fois que ce « récit paroît dans l'Odyssée, c'est au « chant II, où Antinoüs, s'adressant à « Télémaque, veut rejeter sur Pénélope

« les désordres qui se commettent dans « le palais, et raconte à ce prince les arti- « fices dont use sa mere pour retarder son « choix. La seconde fois, ce même récit n'est « pas moins naturel ni moins important « que la premiere. Pénélope raconte à son « époux, qu'elle ne reconnoît pas encore, « tout ce qu'elle a fait pour éviter de se « déclarer. Ainsi les convenances sont par- « faitement bien observées, et les lecteurs « qui ont lu les poëmes d'Homere avec « quelque attention savent que jamais « poëte n'a poussé si loin cet art des con- « venances. Il n'en faudroit pas davantage « que l'inutilité de ce récit, répété ici « pour la troisieme fois, pour nous per- « suader qu'une pareille faute ne doit pas « être attribuée à Homere....

« Voici, dit Eustathe, les objections de « ceux des critiques qui ont voulu suppri- « mer cette partie du poëme de l'Odyssée, « et les réponses de ceux qui ont prétendu « la conserver.

« Quelle nécessité y avoit-il, suivant les « premiers, de faire un second épisode de « ce genre, c'est-à-dire de cette descente

« des ames aux enfers? C'est, répondent « les autres, que chez notre poëte les cho- « ses de même genre prennent cependant « des couleurs fort différentes, et que cette « différence constitue la variété de la poé- « sie....

« Les critiques qui sont pour la sup- « pression de cet épisode disent qu'il est « ridicule de voir Agamemnon se lamenter « encore sur son infortune, comme si elle « étoit toute récente. Les autres répon- « dent que les ames, qui ne sont que les « images des corps, conservent en quel- « que sorte les images de leurs affections « passées,

« Les premiers trouvent à redire à ces « Muses qui entourent le tombeau d'A- « chille, et observent que cette coutume « n'est pas des mœurs des Grecs, mais des « barbares; et que c'est pour cette raison « qu'on voit autour du tombeau d'Hec- « tor, dans l'Iliade, des chœurs de chan- « teurs, et qu'on n'en voit point autour « de celui de Patrocle, dont les funérailles « sont célébrées à la maniere des Grecs. « Ils objectent encore qu'on a fait durer

« dix-huit jours les funérailles d'Achille, « par l'ignorance de la véritable opinion « d'Homere sur la durée des funérailles « grecques. Comment, ajoutent-ils en- « core, les prétendants se trouvent-ils ad- « mis dans un lieu où Patrocle ne pouvoit « l'être sans avoir reçu les honneurs de la « sépulture, comme on le voit dans l'I- « liade ?

Θάπτε με ὅτι τάχιστα πύλας ἀΐδαο περήσω.

« Eustathe ne rapporte point de solu- « tion à ces dernieres difficultés, qui sont « cependant des plus importantes; il dit « seulement que les deux partis ont con- « servé cette descente aux enfers par la « raison qu'elle nous apprend ce que l'I- « liade ne dit point concernant la mort « d'Achille, et qu'on y trouve une récapi- « tulation qu'on ne voit point ailleurs con- « cernant Pénélope et l'arrivée secrete de « son époux....

« Je ne m'arrêterai point à faire sentir « la foiblesse des raisons alléguées en fa- « veur de cet épisode. »

Cet exposé, que j'ai rapporté sommai-

rement, met, en quelque sorte, le procès sous les yeux du lecteur.

M. Klopstock a heureusement imité le commencement de ce chant : il fait conduire dans l'enfer l'ame de Judas par un ange ministre de mort.

Nous avons vu ailleurs qu'Homere place les enfers au-delà de l'océan, parceque c'est là que le soleil paroît se coucher et se plonger dans la nuit. Il regarde le couchant comme les portes par où le soleil sort pour se précipiter dans l'onde. Le pays des soñges est le séjour de la nuit. Virgile a profité de cette image :

Quam sedem somnia vulgò
Vana tenere ferunt.

ÆNEID. LIB. VI.

Aristarque a trouvé peu de vraisemblance à mettre une roche appellée LEUCADE, « blanche », dans le chemin des enfers. On répond que ce rocher étoit situé à l'entrée des enfers, dans un endroit sur lequel tomboient les derniers rayons du soleil. Madame Dacier croit qu'Homere transporte à l'entrée des enfers la

roche Leucade où les amants désespérés se rendoient pour finir leurs jours en se précipitant dans la mer; mais si la mort de ces amants avoit rendu dès lors cette roche fameuse, il est vraisemblable qu'Homere ne se fût pas contenté de la nommer, et qu'il eût parlé avec quelque détail de ces événements. Cette roche étoit peut-être connue par plusieurs naufrages; il se pourroit que ce fût là tout le mystere.

Homere, dit-on, emprunta ses fictions d'Orphée; celui-ci des Égyptiens. Diodore de Sicile a conjecturé que toutes les fables qu'Homere rapporte ici, tirent leur origine de l'Égypte : par l'océan, il entend le Nil; les portes du soleil sont Héliopolis, ville consacrée à cet astre; les prairies où les ombres sont conduites représentent les agréables prairies qui étoient près de Memphis, et où l'on ensevelissoit les Égyptiens. Plutarque est ici d'accord avec Diodore.

Caréri, dans la description de ses voyages, dit qu'il a vu des chauves-souris attachées les unes aux autres, telles que les

décrit Homere, et faisant le bruit dont parle ce poëte.

Virgile imite le poëte grec dans la peinture d'une des fonctions de Mercure :

Tum virgam capit : hac animas ille evocat Orco
Pallentes ; alias sub tristia Tartara mittit ;
Dat somnos, adimitque.

ÆNEID. LIB. IV.

(Page 189. Un tremblement s'empare de tous les Grecs.)

Aristarque a tiré de cet endroit une nouvelle raison de rejeter ce chant : « Est-« il vraisemblable, dit-il, que des troupes « fuient pour voir sortir de la mer Thétis « et ses nymphes » ? Ces troupes, a-t-on répondu, sont effrayées du mouvement violent que la sortie de Thétis et de ses nymphes excite dans la mer. Dans l'affliction où ils sont de la mort d'Achille, tout les effraie.

Le caractere de Nestor est bien gardé : il n'a pas le plus de valeur, mais sa prudence est la plus consommée ; c'est lui qui retient l'armée. Barnès cite cette épitaphe d'Achille : « Achille est enseveli

« dans ce tombeau ; les neuf Muses le « pleurerent. »

(Page 200. La récompense de ses longs et pénibles travaux.)

Homere a voulu faire entendre que ce terrain avoit été donné à Laërte pour récompenser ses travaux et pour honorer sa valeur et sa sagesse, comme c'étoit la coutume de ces temps-là. J'ai préféré, avec d'habiles commentateurs, ce sens à celui que madame Dacier donne à ce passage.

(Page 201. Rassembler des pierres pour réparer le mur, clôture du jardin.)

C'étoient des pierres qu'on ne faisoit qu'entasser, sans les lier par aucun ciment. Voyez Suidas au mot *ἀμασια*.

(Ibidem. Sarclant la terre autour d'une jeune plante.)

Son grand âge fait pardonner à Laërte la retraite paisible qu'il a choisie. D'ailleurs les prétendants étoient trop forts pour qu'il pût les chasser. Voici la pre-

miere fois qu'il paroît sur la scene. On a déja observé que Térence a formé sur ce portrait de Laërte le caractere de Ménédeme. Plutarque a blâmé celui de Laërte : Cicéron, au contraire, l'a loué; il écrit de Tusculum à ses amis qu'il menoit la vie de ce vieillard.

(Page 202. Mimi... de gants.)

Ce passage prouve que les anciens ont connu l'usage des gants, Xénophon le reproche aux Asiatiques comme une suite de leur mollesse. En Grece il n'y avoit que ceux qui travailloient aux champs qui s'en servoient par nécessité.

(Page 204. Ne refuse pas de me prêter l'oreille.)

On voit que Laërte l'écoute avec autant d'impatience que ce passant au sujet d'Ulysse, qu'il croyoit mort.

(Page 205. Cette terre où dominent des hommes insolents et pervers.)

Madame Dacier croit que Laërte veut parler ici des habitants d'Ithaque, et elle traduit : « Le peuple qui l'habite est gros-« sier et insolent ». Il me paroît clair qu'il parle des prétendants.

Le caractere d'Ulysse est bien soutenu. Il fond d'abord en larmes ; mais il se contient. Le tour adroit qu'il emploie fait soupçonner qu'il veut préparer le vieillard à cette reconnoissance. Eustathe, en admirant beaucoup qu'Ulysse soit inépuisable en fictions, paroît de même ne pouvoir s'épuiser en explications subtiles et étymologiques, que de savants commentateurs ont fidèlement adoptées. Les noms d'Alybas, d'Aphidas, de Polypémon et d'Épérite, renferment, selon eux, des mysteres.

(Page 207. Un dieu m'égara au sortir de la Sicile.)

Ulysse, dans tous les récits qu'il fait dans l'Odyssée pour se déguiser, a toujours mêlé le vrai et le faux. Dans la petite histoire qu'il invente ici, il ne pouvoit y avoir de vrai que cet endroit-ci. Ce passage pourroit donc faire conjecturer que la principale scene des voyages d'Ulysse doit être placée dans la Sicile et dans l'Italie. Voyez cependant, aux notes du chant XII, les raisons qui peuvent ébranler cette opinion.

(Page 208. De ses narines s'échappe un souffle aigu.)

On a observé que toutes les passions violentes commencent à se faire sentir au nez, parceque les esprits, venant à bouillonner, montent au cerveau, et trouvent une issue par les narines. C'est ce qu'on voit clairement par les plus généreux des animaux, le cheval, le taureau, le lion, et cela paroît sur-tout de la colere, comme Théocrite l'a peint.

Après les premiers moments de joie la prudence du vieillard se montre, et Laërte veut qu'on se précautionne.

(Page 213. Nérice, la défense du continent voisin.)

L'isle de Leucas, qui avoit Nérice pour capitale, étoit du temps d'Ulysse une presqu'isle. Les Corinthiens la détacherent du continent.

(Page 218. La surprise et le respect se manifestent dans les yeux de chacun des assistants.)

La qualité de héraut rendoit un homme sacré; et l'autre, par sa qualité de chantre, étoit regardé comme un prophete. Il m'a paru que l'expression de l'original réveilloit encore l'idée de la surprise; on les avoit crus enveloppés dans le massacre.

(Page 220. Craignez que.... quelqu'un.... ne tombe aux pieds du vainqueur.)

Il désigne Eupithès. Comme il est l'auteur de la révolte, il en sera puni le pre-

VAL
1552971